

Mamadou SAMB



ROMAN

De pulpe et d'orange

Autobiographie d'une prostituée
dans une ville ouest-africaine



Mamadou Samb

De pulpe et d'orange

Autobiographie d'une prostituée dans
une ville ouest-africaine

Coédité par :



enda

Enda Tiers Monde

Complexe SICAP Point E; Bâtiment B, 1er étage; Avenue Cheikh Anta
Diop X Canal IV

BP : 33 70 Dakar (Sénégal)

Email: se@endatiersmonde.org

Tel : (221) 33 869 99 48 / 49

Fax : (221) 33 860 51 33

Site Internet : <http://www.endatiersmonde.org>

Et



Nouvelles Éditions Numériques Africaines (NENA)

Villa n° 9653 4^{ème} Phase, Rue 41, Sacré-Coeur 3, Dakar, Sénégal

BP 25231 Dakar Fann, Dakar, Sénégal

Division commerciale de Senervert

SARL au capital de 1 300 000 FCFA.

RC : SN DKR 2008 B878.

www.nena-sen.com / infos@nena-sen.com / www.librairienu-meriqueafricaine.com

Avec le soutien du CNL



Publication d'origine : Enda, Dakar, Décembre 2011.

Date de publication : 2015

Collection : Littérature d'Afrique

ISBN 978-2-37015-420-0

© 2015 Nouvelles Editions Numériques Africaines (NENA)

Licence d'utilisation

L'éditeur accorde à l'acquéreur de ce livre numérique une licence d'utilisation sur ses propres ordinateurs et équipements mobiles jusqu'à un maximum de trois (3) appareils.

Toute cession à un tiers d'une copie de ce fichier, à titre onéreux ou gratuit, toute reproduction intégrale de ce texte, ou toute copie partielle sauf pour usage personnel, par quelque procédé que ce soit, sont interdites, et constituent une contrefaçon, passible des sanctions prévues par les lois de la propriété intellectuelle.

L'utilisation d'une copie non autorisée altère la qualité de lecture de l'œuvre.

Préliminaires



Auteur

Actuellement Conseiller Technique et consultant, Mamadou SAMB est Inspecteur de l'Animation du développement.

Au-delà de ses activités professionnelles, Mamadou SAMB se passionne pour l'art, la musique, le théâtre, pour les activités associatives et surtout, pour l'écriture : il a actuellement produit plusieurs œuvres romanesques et est lauréat du Grand Prix littéraire des Lycéens du Sénégal édition 2011 avec son roman « *Le Regard de l'Aveugle* ».

Note de l'auteur

Celle qui a eu le courage d'avoir confiance en moi pour que je parle de sa vie, ne constitue en rien un exemple. Elle n'est que l'une des nombreuses femmes qui ont tant souffert et qui, malgré la lutte acharnée qu'elles mènent pour survivre dans ce bourbier qu'est leur existence, continuent de peiner sous les regards impassibles, indifférents et même dédaigneux de ceux qui sucent leur sang !

Elle m'a demandé de parler de sa vie, mais en respectant cette souffrance qu'elle veut intime, personnelle. Pour ne pas la trahir, j'ai changé des noms, des lieux, et même souvent modifié certaines situations pour éviter toute comparaison blessante. Des situations qui existent dans une société comme la nôtre bien qu'elles puissent paraître difficilement vraisemblables.

Cependant, malgré tous ces **aménagements** apportés au récit, celle dont la vie est relatée ici, après avoir lu ce texte, m'a tout juste avoué qu'elle se retrouvait à travers toutes ces lignes.

Alors je dirais à toute personne qui s'identifierait à l'un des nombreux personnages qui ont façonné l'existence et la personnalité de cette femme, devenue aujourd'hui responsable, que toute ressemblance, n'est en rien une accusation, mais devrait - c'est mon souhait - être le début d'une autocritique positive.

Résumé

Ce Roman qui a connu un grand succès, est à sa troisième réimpression.

Cette autobiographie d'une fille-mère, étudiante et prostituée, transposée avec tact par Mamadou SAMB exprime à la fois les difficultés d'un certain contexte social et, chez Nabou, la volonté de *s'en sortir*, pour elle-même et pour son fils.

Ce n'est pas un mince mérite que d'avoir su, de la longue histoire d'une vie, faire émerger l'essentiel, tout en gardant au récit, sa vérité et sa saveur.

Exergue

« On a assigné à la femme un rôle de parasite : tout parasite est nécessairement un exploiteur; elle a besoin du mâle pour acquérir une dignité humaine, pour manger, jouir, procréer; c'est par le service du sexe qu'elle s'assure de ses bienfaits; et puisqu'on l'enferme dans cette fonction, elle est tout entière un instrument d'exploitation ».

Simone de BEAUVOIR

Dédicace

*Quel que soit le jugement que l'on porte sur Thomas Sankara, un chef d'État qui fut une personnalité marquante au Sahel, on ne saurait oublier qu'il s'adressait un jour à une délégation de prostituées en ces termes « **Femmes, je vous respecte** ».*

Ce roman est dédié à toutes les femmes d'aujourd'hui, écartelées entre le passé et l'avenir, croulant sous le poids des contraintes sociales, culturelles, économiques et politiques, afin qu'elles n'endossent plus, seules, toute l'immoralité de nos sociétés.

L'Auteur

Préface

Ce récit a une allure de vérité qui ne trompe pas, des accents africains, dans sa fibre, dans sa texture, dans le coloré de son langage, et est tellement biaisé en même temps : par un parti-pris de perfection du style, en décalage avec ce qu'il porte; et, surtout, par une intériorisation qui va toujours de pair avec le récit d'événements extérieurs, par un individualisme poussé à l'outrance, une solitude qu'on avait, il y a seulement quelques années, peine à imaginer en milieu dakarois

En fait, ce récit exprime à la fois une société et sa dérive. Il va au-delà du monde des femmes libres, souvent évoqué, parfois décrit, par les romanciers ou les cinéastes au-delà du monde des belles de nuit, qui constitue, pour l'essentiel, une manière de vivre et de survivre, qui ne coupe ni le contact convivial avec les autres, ni la perspective d'autres métiers et d'une autre existence.

La putain, « cette marchandise qu'on achète pour un plaisir de courte durée », est issue d'un type et d'un style particuliers. A la différence de la femme libre, partageant la vie quotidienne des couches populaires et des classes moyennes, il s'agit là d'un type de prostituée répondant précisément à la demande et aux attentes d'une élite coupée, beaucoup plus qu'elle ne l'imagine elle-même, de ses racines et de ses liens familiaux, s'abandonnant parfois aux fantasmes qui l'agitent, estimant comme allant de soi la domination à la fois physique et intellectuelle qu'elle voudrait s'assurer sur les filles qu'elle paie : Cette manière d'user et de mépriser signale bien, dans le contexte

ouest- africain d'aujourd'hui, une catégorie sociale marginale, qui s'identifie à une partie de la couche dirigeante.

Face à cette situation, Seynabou DIAGNE - ou celle qui se cache sous ce nom- prend la décision d'en tirer quelque profit pour son confort personnel et pour l'éducation de son enfant, mais en refusant d'être prisonnière du masque qu'elle se donne, en gardant ses distances, en analysant - parfois d'une manière qu'on peut juger trop intellectuelle - et en poétisant les choses.

Ce qu'elle vit dans son corps, et cette part de complicité morale qu'elle ne peut refuser, n'éteignent jamais un attachement farouche à ce qu'elle est, elle- même, en tant que Seynabou et, au-delà, au respect de la femme, dont elle souffre si douloureusement qu'à travers elle, il se trouve si constamment bafoué.

Le détour par ces quelques hommes et ces quelques comportements que met à nu le roman, signifie qu'ils ont une importance statistique, mais révèle la distance qui s'établit par rapport à la vie quotidienne des peuples, et le sens de l'évolution qui s'amorce.

Seynabou se révèle porteuse d'une volonté farouche de se battre, de se tirer d'affaire. Elle retrouve, là, cette constante qui constitue, dans les différentes métropoles africaines, l'un des ferments de l'espoir : l'élan du vouloir- vivre, à travers le processus de mort et de renaissance des valeurs.

Parce qu'il éclaire un pan souvent masqué de la société et parce qu'il décèle la dynamique douloureuse qui, souvent, broie ceux qui veulent s'en sortir, ce récit méritait qu'ENDA le publie⁽¹⁾. Pour que les lecteurs, certes, s'enrichissent d'un roman

intéressant, mais aussi comme un appel à tous ceux qui réfléchissent sur la ville, pour la mieux comprendre, et pour agir autrement.

Feu Jacques Bugnicourt
Secrétaire Exécutif ENDA tiers- monde
1972 - 2002

Une nuit parmi tant d'autres

Je venais de me réveiller, après une nuit terrible remplie de cauchemars. J'avais encore devant les yeux le sang de cette jeune fille, une prostituée comme moi, littéralement égorgée avec le goulot d'une bouteille cassée par le souteneur à qui elle devait remettre de l'argent.

La veille, comme j'avais l'habitude de le faire, j'étais sortie faire mon tour, à la recherche des clients. C'était le vingt-deux du mois, juste après la Tabaski. L'argent manquait et avoir un client en ces temps était une vraie prouesse. Il fallait employer tous les moyens pour charmer un homme et lui soutirer ce qu'il a dans le portefeuille.

Je quittai ma chambre vers onze heures et pris un taxi avec le peu de sous qui me restait.

La corniche ouest était calme, mais je n'avais pas du tout peur, bien que notre métier comporte d'énormes risques qu'aucune femme, en dehors de nous, n'oserait affronter.

Le taximan s'étonna de me voir descendre seule, mais ne me posa pas de questions, car mon apparence et mon habillement ne permettaient aucun doute sur mes intentions.

Debout sur le trottoir, j'attendais le passage des voitures. La route était empruntée par des personnes fortunées qui, souvent, venaient de l'aéroport ou de leur résidence le long de la corniche.

Ce fut d'abord une belle *Mercedes 200* qui s'arrêta devant moi. Je me dis, aussitôt, que la nuit allait être fructueuse mais, à ma

grande surprise, il y avait au volant une dame d'une quarantaine d'années qui, après m'avoir regardée, démarra aussitôt en me faisant des excuses.

Je compris aussitôt, car, dans notre métier, on voit de tout. Celle- là était du lot des dames insatisfaites, malgré les biens matériels dont elles disposent. Souvent, en l'absence de leur mari, celles- ci cherchent à conquérir les jeunes hommes qu'elles rencontrent habituellement dans les endroits déserts, comme la corniche. Des jeunes souvent fortement récompensés par ces personnes fortunées, et qui sont pour beaucoup dans la prostitution masculine. Cette dame s'était arrêtée devant moi sans faire attention à ma forme. En effet, je portais un pantalon Jersey qui me moulait les jambes en faisant ressortir mes grosses fesses, dont j'étais très fière. Je n'avais vraiment rien d'un garçon, malgré ma chemise très légère dont je m'attachais les deux bouts au nombril. Par ailleurs, mes seins, même s'ils n'étaient pas comme les mamelles d'une vache à lait, étaient assez proéminents pour que ma physionomie ne souffrît aucune comparaison avec celle d'un garçon. Mais peut- être la dame mourait- elle d'envie de se blottir dans les bras d'un homme au point de confondre tout sur son passage ?

Ensuite, ce fut une voiture de sport qui s'arrêta devant moi; il y avait trois jeunes hommes blancs, qui avaient tous l'air saoul. Ils me prièrent de montrer à grand bruit, mais je refusai aussitôt parce que, ou bien ce serait pure perte de temps, ou d'énormes risques. Je ne pourrais rien leur soutirer et ils allaient, de force, me prendre l'un après l'autre dans un endroit où mes cris seraient vains.

Il commençait à se faire tard, et je risquais de passer toute la nuit à attendre au même endroit, ce qui serait une grosse maladresse de ma part. Alors, je tendis le bras pour arrêter, dans ce dernier espoir, une belle CX qui passait à toute vitesse. La voiture me dépassa, mais après une centaine de mètres environ, ralentit et fit marche arrière jusqu'à moi. Ce fut un homme d'une cinquantaine d'années, cigare à la bouche, costume impeccable, qui m'ouvrit la portière. Je ne me fis pas prier pour m'installer près de lui. A mon grand étonnement, l'homme, sans même me demander ce que je voulais, ou, là où j'allais, démarra. J'en déduisis aussitôt que c'était un connaisseur et un habitué, donc le client idéal, à qui il fallait faire entièrement confiance.

Mais quelle ne fut ma surprise, quand, arrivé devant l'hôtel Téranga, l'homme me dit tout gentiment :

— Mademoiselle, veuillez descendre, s'il vous plaît, je suis arrivé à destination; j'espère qu'il ne vous reste plus grand chemin à faire.

Je ne répondis pas. Je ne pouvais pas concevoir que cet homme, avec qui j'avais fait tout ce trajet, ne me considérât même pas comme une femme. Pourtant j'avais tellement confiance en lui qu'il lui aurait suffi tout simplement de claquer les doigts pour que je me débarrasse de mon pantalon. Mais rien de tout cela. Il ne m'avait même pas regardée, et se permettait, par-dessus le marché, d'avoir cet air paternel envers moi. Je fus fortement frustrée et touchée dans mon for intérieur, car si je m'étais habillée d'une manière dévergondée, c'était surtout pour plaire et me faire de l'argent. Je m'étais trompée d'homme; celui-là ne faisait pas l'affaire. Je sortis sans répondre à sa politesse, et

claquai la portière au nez du monsieur, qui ne vit que du feu dans un comportement que j'avais voulu arrogant à l'extrême.

Il faisait presque une heure du matin, et la Place de l'Indépendance était quasi déserte. Je pris l'avenue Albert Sarraut, et compris aussitôt que le « rang de ce jour était vraiment trop serré » : des filles de nuit comme moi faisaient les trottoirs tout au long de l'avenue. Je perdrais mon temps à augmenter le nombre de celles qui, certainement, avec l'heure tardive qu'il faisait, risquaient de rentrer bredouilles.

Je descendis vers le port, à la rue *Descennet*. Une voiture faillit me renverser au moment où, provoquant son conducteur, je m'étais mise au milieu de la route déserte en remuant impudiquement mes grosses fesses. La voiture ne diminua même pas de vitesse, et je dus m'écarter prestement pour l'éviter de justesse.

Vraiment tout était contre moi cette nuit; d'habitude, je faisais mouche à tous les coups.

Dans un bar- dancing près du port, je tombai sur un matelot russe qui ne comprenait ni l'anglais, ni le français; le seul langage qu'il employait avec moi, était celui des mains. Pour lui, tout était occasion pour pincer par- ci un sein, et pour taper par- là une fesse. Il me tripota tout le temps que nous restâmes ensemble. Mais, malgré ma tentative de le persuader en me frottant à lui comme une chatte, en le laissant explorer mon corps avec ses mains velues et calleuses, il refusa de payer une chambre d'hôtel - ce qui est plus sécurisant - et voulut, coûte que coûte, m'emmener dans le cargo où il travaillait pour qu'on y passât la nuit. Je n'étais pas folle pour accepter d'être à sa merci

et à celle de ses camarades, en le suivant. Ce fut, une fois de plus, un échec, malgré les restes de monnaie que je ne lui rendais jamais à chaque fois que je payais pour lui les verres de scotch qu'il commandait.

Je ne me souviens plus du nombre de bars que j'avais visités dans la nuit avant de me retrouver, vers cinq heures, à celui du Grand Dakar, dénommé la Déesse.

On l'appelait dans notre jargon le « Terminus », et il méritait bien ce nom, car, pour bizarre que cela soit, tous les *couche-tard* de Dakar s'y rencontraient vers la fin de la nuit. Il y en avait de toutes les couleurs : des prostituées, des homosexuels, des proxénètes, des maquereaux, des soi-disant artistes, ou qui se croyaient tels au milieu des filles; mais, souvent, ce que j'espérais y trouver, c'était quelques clients, hélas pas des meilleurs.

A peine descendue du taxi, je sentis que cette atmosphère que j'avais toujours jugée désagréable n'était pas des meilleures cette nuit- là non plus.

A l'entrée, un jeune homme tordait le bras d'une fille en lui donnant de méchants coups de ceinture. La fille criait, mais personne n'intervenait. L'homme puait l'alcool, et criait à chaque coup de ceinture :

— Tu mens ! Tu me donneras l'argent ou je te tuerai !

L'homme était son *souteneur*. Il réclamait sa part journalière, et refusait de croire que la fille était rentrée bredouille.

La fille, qui avait reçu plusieurs coups, se détacha dans un élan suicidaire, ramassa une bouteille de bière par le goulot, la fit

éclater au mur et bondit à l'assaut de l'homme qui était, de loin, plus fort qu'elle. Ce fut le scandale ! On ne comprit jamais comment l'arme finit dans les mains de l'homme, qui n'hésita pas à trancher la gorge de la fille...

Certaines filles adorent leur travail, d'autres le détestent, d'autres encore le subissent.

Celles qui adorent la prostitution, pour bizarre que cela puisse paraître, sont les filles qui y cherchent refuge, un refuge moral, une sorte de compensation. Ce sont souvent des filles frustrées par une société qui les refuse, des filles qui ont vécu dans des familles malheureuses, qui ont été victimes et qui ne croient plus à l'amour des hommes. Elles refusent cette forme de société, où tout n'est qu'apparence, illusion et mensonge, où tout le monde trompe tout le monde à qui mieux mieux.

Ici, dans le monde des prostituées, la première des règles, c'est l'arrogance envers tout être ou toute chose; de l'arrogance mais pas tout à fait gratuite. On ne cherche pas à sous-entendre ses propos. On emploie le verbe « *baiser* » à tous les temps et à toutes les personnes; on désigne le sexe par son nom; on en demande sans détours; on en donne à chaque fois qu'on en a envie; et un chat qui passe s'appelle chat, qu'il soit noir ou blanc, qu'il appartienne à un lépreux ou à un président.

Les filles trouvent, ici, un plaisir et une affirmation de leur personnalité car, quittant la position d'objet conquis, elles deviennent conquérantes. Elles aiment sentir les hommes dans leurs bras, à leur merci. Elles aiment se sentir désirées, se faire jolies. La prostitution est, pour elles, une façon d'aimer le sexe, les hommes, l'indépendance et l'argent. Le manteau de prostituée

est, pour elles, une façon d'aborder les interdits de la vie, de franchir les barrières que la société qu'elles rejettent dresse devant elles, et sans inhibition aucune.

A l'opposé, on trouve les filles qui ne sont liées à la prostitution que par l'argent. Motivées uniquement par le besoin de satisfaire des exigences matérielles, elles sont obligées de se vendre pour vivre et faire vivre leur entourage. Nombre de ces filles, contrairement à celles dont on vient de parler, se font d'énormes reproches et vont jusqu'à se cacher, ou travailler loin de leur habitation, avec le souci de paraître respectables devant la société.

Alors que les premières sont presque irrécupérables, les secondes, par contre, abandonnent la prostitution dès qu'elles trouvent d'autres issues, comme par exemple le commerce, ou dès qu'elles rencontrent un homme qui se décide à les épouser et à subvenir à leurs besoins. La plupart du temps, elles se révèlent être d'excellentes mères de famille.

Bien sûr, une fille qui fait le trottoir, et qui reçoit une dizaine de personnes par nuit, peut difficilement y trouver son plaisir. Au bout d'un moment tout lui devient indifférent. La pente étant fort glissante, elle cherche refuge dans l'alcool et les drogues. Arrivée à ce point, elle devient vite dépendante de ces palliatifs et se voit dans l'incapacité de reculer devant les plus bas comportements. Ainsi, elle ne déteste plus la prostitution, elle ne l'aime pas non plus; elle la subit, et il n'y a pas pire dans la vie que « *subir* ».

Je suis une prostituée comme les autres, car il n'y a pas mille façons de nommer une personne qui vend son corps. Mais il est souvent bon d'avoir des illusions, et une de mes illusions à moi,

est de croire fermement que je suis totalement différente de toutes les putains. Je suis fille- mère et étudiante; je ne suis pas aussi libre que les autres. Je ne me livre à la prostitution que quand mon emploi du temps me le permet. Et, surtout, j'ai la ferme volonté d'abandonner dès que j'obtiendrai un diplôme me permettant de travailler et de gagner convenablement ma vie. Je dis bien « convenablement », parce que j'ai assez souffert, et je ne me permettrai plus de me voir souffrir autant dans le futur; et surtout, je ne me permettrai pas de voir souffrir mon fils autant que moi.

La petite folle

Mon père était un ancien combattant. A son retour de la dernière Guerre mondiale, il avait réussi à se faire une certaine fortune. Il avait une belle boutique aux rayons bien garnis. Il s'était construit une belle maison dans laquelle il avait engouffré quatre femmes et dix-huit enfants, sans compter son frère et sa sœur, qui vivaient à ses dépens.

A force de donner à ma grand- mère maternelle du sucre, de la kola, des boîtes de lait et du savon, il finit par obtenir ma mère comme cinquième épouse. Ce mariage ne fut ni de raison, ni de cœur; c'était un vrai déséquilibre parce que si mon père entrait dans sa cinquantième année, ma mère n'en avait que vingt-trois. Mon père avait même des filles qui étaient de l'âge de ma mère. Je vous fais grâce de tous les problèmes que cette union enfantera. Ma mère était tous les jours battue par ses coépouses et souvent même par les filles ou les fils du Vieux. Elle finit par abandonner le domicile conjugal, et, quelque temps après, je devais naître.

Parce que j'étais née en dehors de sa maison, mon père refusa de me reconnaître comme sa fille; mais, vers ma troisième année, il eut la gentillesse, malgré tout, de m'adopter dans sa grande maisonnée. Ainsi, j'abandonnai ma mère pour aller vivre près de celles qui l'avaient renvoyée. Egales, sinon pires, que celles de *Coumba l'orpheline*^{2}, mes souffrances ne m'empêchèrent pas d'atteindre ma sixième année.

Mon père tenait beaucoup à ses trophées de guerre et, à chaque fois que l'occasion se présentait, il se garnissait la poitrine de décorations coruscantes, de médailles de ceci, de croix de cela... Je me rappelle bien qu'il y en avait au moins une vingtaine de toutes les couleurs et de toutes les formes. Dans mon innocence, je ne cesse encore de me demander comment on peut gagner autant de médailles rien qu'en tuant des personnes, tandis que des médecins en sauvent tous les jours sans porter une seule à la poitrine ? D'ailleurs, mon père en portait tellement, et il s'en vantait tant, que je me surprends encore à me demander méchamment, s'il n'en avait pas ramassé tout bonnement la moitié ou les trois-quarts.

Le jour de mon inscription à l'école primaire, mon père, venu en retard, voulait encore coûte que coûte passer le premier. On lui refusa ce privilège; il tempêta sur les jeunes qui étaient dans les rangs en pointant son doigt sur la ferraille qui décorait sa poitrine et dit :

— Voilà ce que vous faites de nos médailles; nous les anciens combattants, nous avons lutté pour vous, et voilà ce que nous recevons en échange !

Alors, un homme de son âge sortit des rangs et lui dit sur un ton ironique.

— Votre pacotille, Monsieur le guerrier, on n'en a que foutre. Allez voir ceux qui vous ont collé vos médailles et demandez-leur de vous inscrire votre enfant. Et, en plus, ce n'est pas pour nous que vous luttiez; vous avez versé votre sang pour la France; alors ne venez pas nous parler de votre bravoure. Ici, chez nous, nous avons nos héros !

Mon père tomba dans une rage indescriptible et il aurait tué l'homme, si l'assistance n'était pas intervenue.

Sur le chemin du retour, lui qui avait l'habitude de passer partout pour saluer les gens et profiter de l'occasion pour présenter sa poitrine médaillée, ne disait mot, et semblait, à l'étonnement de tout le monde, ne pas reconnaître ceux qui le croisaient.

Le seul édifice d'espérance et d'amour qui me restait en mon père - qui ne me reconnaissait pas en tant que sa fille légitime, mais avait fini par pouvoir me supporter- s'effondra ce jour-là.

Au moment du dîner, mon père, qui était resté toute la journée sans parler, sortit brusquement de sa chambre, plongea à terre, et se mit à ramper à la manière militaire, comme quelqu'un au front. Un bâton à la main, il brait comme s'il avait une mitrailleuse, et criait comme un chien enragé :

— Ra ta ta ta ta ta ta !!! Les Allemands !!! Les Allemands !!!
En Avant !!! Abattez- les !!! Sortez de vos trous !!! Ra ta ta ta ta ta ta !!! Pan ! Pan ! Pow ! Boum !!!

C'était atroce. Mon père n'était plus de ce monde. Il appartenait désormais à l'Europe et à sa guerre. Il n'était plus à nous, **il était devenu fou**. La vie devenait impossible avec lui. Il ne frappait personne, et n'était pas violent, mais personne ne pouvait le retenir quand il tombait en crise. Il était encore fort et pulvérisait tout sur son passage. Il ne se déshabillait plus et portait toujours ses médailles sur sa poitrine.

Alors ses quatre femmes commencèrent une véritable razzia sur ses biens qui disparurent en un temps record, à part ses médailles, auxquelles on n'osait toucher. Il perdit jusqu'à la

montre et la bague qu'il portait. La boutique se vida comme par enchantement. Enfin, comme on s'y attendait, les quatre femmes s'en allèrent une à une, sous prétexte qu'elles étaient en danger de mort auprès de mon père qui les menaçait.

Ma mère, qui n'osait pas se remarier parce que n'étant pas divorcée d'avec mon père, fut poussée par on ne sait quel sentiment de pitié ou de folie et rejoignit celui-ci dans sa maison vide.

Alors tout se retourna contre elle. Mon père la taxa d'« espionne », d'« ennemie » et devint véritablement violent envers elle. Ma mère tenait bon, dans l'espoir de voir un jour mon père revenir à la réalité, mais ce fut en vain, car les choses empirèrent jusqu'au jour où mon père, avant de sortir de la maison, dit tout haut, comme s'il s'adressait à ses compagnons de combat invisibles :

— On lève le camp. Rangez le matériel ! L'ennemi vient de quitter le front ! Sacs au dos ! Marche... !

C'était les derniers mots que je devais entendre de lui. Il sortit; on ne le revit plus jusqu'à ce jour. Je suis presque persuadée qu'il vit jusqu'au moment où j'écris ces mots, mais que personne ne s'occupe de lui et qu'il dort toujours dans les rues, comme au front; seulement, il ne porte plus le nom de soldat, mais de fou.

Les recherches furent vaines, ou, plutôt, elles ne furent jamais sérieuses.

Ma mère rejoignit de nouveau ses parents. Je fus confiée pour mon éducation à une sœur de ma mère qui se trouvait à Dakar. Le malheur m'y poursuivait, car une semaine après mon arrivée, ma tante qui était commerçante, et qui vendait des coupons de

tissu, m'envoya en présenter des échantillons à un autre commerçant qui se trouvait au marché. Juste à l'entrée de celui-ci, une vieille femme qui était assise sous un arbre m'interpella avec mon gros paquet qui contenaient au moins une douzaine de coupons. La vieille me demanda mon nom, se lamenta de sa vieillesse un instant et me dit :

— Ma gentille fille, tu vois, je suis vieille; j'oublie vite. Je viens du marché et je ne peux pas y retourner parce que je suis déjà fatiguée. J'ai fait mes achats mais j'ai oublié d'acheter du poisson sec.

Puis m'aidant, sans que je lui demande, à descendre le paquet que je portais sur la tête, elle me tendit dix francs et me dit :

— Fais vite, je n'attends que toi; laisse ton paquet ici, achète moi dix francs de poisson sec, et, surtout, de la bonne qualité.

Quelques instants après, je revenais avec un bon morceau de poisson sec, contente d'avoir aidé une vieille femme fatiguée. Mais personne n'était sous l'arbre, il n'y avait ni la vieille, ni mon paquet. Mon poisson sec à la main, je demandais partout une vieille, que je ne connaissais même pas de nom.

On me prit partout pour une petite folle. Toux ceux qui me tenaient pour telle, eurent pitié de moi et de mon poisson sec, sauf ma tante qui, elle, était persuadée que j'étais vraiment folle, comme mon père. Elle me renvoya auprès de ma mère en lui disant que j'avais échangé ses coupons de tissu contre du poisson sec.

Ma mère me reprit sans rien croire de toutes ces sornettes, qu'elle interprétait comme un prétexte pour se débarrasser de

moi. Elle se défendit corps et âme contre ceux qui me prenaient pour une folle.

Une petite amie à moi, fille de notre voisine, venait souvent jouer à la maison. Un jour, un gros rat s'introduisit dans notre cuisine. Pour l'empêcher de sortir et pouvoir le tuer, nous nous enfermâmes, mon amie et moi dans la cuisine. Mon amie s'arma d'un gros caillou, moi d'un pilon. Dans l'obscurité, en voulant frapper le rat, mon pilon atterrit sur la tête de mon amie qui, à défaut d'en mourir, tomba aussitôt évanouie, après avoir entraîné les ustensiles dans un grand tintamarre.

Des personnes qui étaient là, conclurent en me voyant et en voyant mon amie à terre, que je voulais la tuer. Quand j'eus le malheur de chercher à me défendre, en disant que c'était le rat que je voulais tuer, ils ajoutèrent que j'étais vraiment folle et que je confondais mon amie avec un rat.

Je n'eus plus de compagnon de jeu à partir de cet incident. Dans les environs, on me jugeait trop dangereuse pour laisser des enfants, à plus forte raison des bébés, à côté de moi. J'étais isolée comme une lépreuse, et quand je passais, on me montrait du doigt en disant : *voilà une fille qui confond ses amies avec des rats.*

Le directeur de la première école où j'étais me renvoya pour indiscipline, sans chercher à comprendre que, si je me battais trois à cinq fois par jour, c'était parce que mes camarades de classe, qui étaient du même quartier que moi, m'appelaient *Rat*, pseudonyme que je n'ai jamais digéré.

Je fus déplacée dans l'école de l'autre quartier, dans une classe que j'avais déjà faite. Je n'avais pas le choix, il n'y avait plus de

place. J'étais la plus âgée et la plus grande physiquement, et on ne tarda pas à m'appeler la *chamelle* de la classe; mais je devais me tenir tranquille et je préférais, de loin, ce surnom à celui de Rat.

Mon passage au cours d'enseignement moyen me ramena à Dakar, mais, cette fois-ci, avec ma mère. Elle avait à choisir entre mettre fin à mes études, ou m'accompagner à Dakar. Elle ne disposait plus d'aucun revenu substantiel, et n'avait plus aucun parent à qui me confier. Par ailleurs, il n'était plus question que je retourne auprès de ma tante, qui demeurait toujours persuadée que j'étais folle.

Ma mère loua une chambre à **Fass- Paillotes** et commença à travailler aussitôt comme bonne pour nous nourrir et payer le loyer.

Le quartier de Fass était un grand village dans la ville. C'était un ensemble de maisons construites dans un désordre indescriptible, comme si les habitants les avaient bâties avant de penser aux rues. Des rues étroites qui se croisaient comme des serpents, se rétrécissaient par endroits pour ne laisser passer qu'une seule personne; qui se terminaient en cul- de- sac, juste devant la porte d'une habitation, ou qui allaient droit sur le grand canal à ciel ouvert dont le **cloaque** boueux, auquel s'ajoutaient les restes de repas et les eaux usées que les ménagères y déversaient, dégageait une odeur **pestilentielle** !

Les maisons étaient des baraques construites avec un amalgame de matériels hétéroclites : des planches, des cartons d'emballage, des morceaux de fûts cisailés, de tôle ondulée, etc. Elles étaient serrées les unes contre les autres, et ne laissaient aucune place

pour les jeux des enfants. Chacune d'elles regroupait souvent plus de trois à quatre familles réparties dans tout ce qui pouvait servir de chambre. Une petite cour, s'il restait quelque espace, servait de cuisine pour toutes les familles. C'était, aussi, le lieu où l'on lavait le linge et l'accrochait, où l'on pilait le mil, où se faisaient toutes les activités domestiques.

Ces conditions de vie difficiles, cet entassement humain, rendaient la cohabitation insupportable, et entraînaient des empoignades fréquentes entre les familles.

L'hivernage était la période la plus redoutée des habitants de Fass. Dès les premières pluies, le quartier se transformait en un grand marécage, et les eaux pénétraient jusque dans les chambres. Des mares se formaient partout. Pour aller d'une maison à une autre, on disposait dans les flaques d'eau, des briques ou de grosses pierres sur lesquelles on sautait pour ne pas patauger. Avec l'hivernage, les nuits, à Fass, devenaient infernales. En dehors des nuées de moustiques qui s'abattaient sur les dormeurs, il y avait aussi les *orchestres* de grillons et des crapauds qui *berçaient* le sommeil des personnes entassées dans ce ghetto.

C'était vraiment dur pour ma pauvre mère. Nous étions venues un mois avant l'ouverture des classes afin de nous installer correctement et de préparer la rentrée.

Je commençai à avoir pitié d'elle, le jour où, après une longue journée de travail, elle s'abattit sur le lit sans se déshabiller. Elle était couchée sur le ventre et dormait sous le joug de la fatigue. Il pleuvait. Notre chambre, plutôt notre abri, n'avait rien comme mobilier, si ce n'était le petit lit en bois que je partageais avec ma

mère, un petit banc, et le panier en osier qui contenait nos quelques habits. A chaque fois qu'il pleuvait, nous étions obligées de poser le panier sur le lit, car il y avait partout de l'eau dans la chambre.

J'étais assise, à regarder celle qui se tuait petit à petit pour moi, et je me sentais coupable et inutile. En souvenir de cette nuit douloureuse pour moi, j'écrivis plus tard, dans mon « carnet de poèmes- souvenirs » :

Impuissance

*Chaque moment passe,
 Sans se soucier de mon existence,
 Sans me demander mon avis,
 Et me brûle la pensée
 La hantise de ces longues journées
 D'inutilité envers les autres
 Et envers moi- même.
 Telle une pierre
 Au fond de l'océan,
 Mon poids qui devrait être ma force,
 Devient toute ma faiblesse !
 Impuissance coupable
 Qui m'étouffe au fond des eaux
 D'où j'observe désarmée,
 Les vagues et les vents de la vie.*

Ce poème, je l'avais écrit pour moi. Pour ma mère. Je notai ces lignes :

Tout pour les enfants

L'enfant pleure

La mère sursaute,

S'inquiète

S'affaire

Pour obtenir un sourire !

Sourire d'enfant,

Expression d'un bonheur

Et d'un bien- être inconscient !

Sourire aussi instable qu'une

Plume au gré du vent !

Objet de perpétuelle préoccupation

De nos chères mamans,

Qui en oublient leur existence,

Et meurent pour conserver,

Dans toute sa pureté

Dans tout son éclat

L'existence qu'elles ont mise au monde.

Je regrette vivement que ma mère ne puisse jamais lire les nombreux poèmes que j'ai écrits dans ce carnet de poèmes- souvenirs, que j'ai baptisé tout simplement du sigle C. P. S. A chaque fois que je me sentais seule, j'y couchais quelques mots pour

tracer une image poétique de mes meilleurs moments, mais aussi des pires, dont ma vie n'a jamais manqué.

Ma mère, dans la souffrance, travaillait durement, et moi, j'étudiais. Il me manquait trop de choses et je n'osais rien lui demander, sachant ce qu'il lui en coûtait de me nourrir et de payer le loyer. Ce manque ne se situait pas seulement au plan matériel, mais affectif aussi et ma souffrance en était grande. Je n'osais même plus demander à ma mère la tendresse maternelle, qui était la seule forme de tendresse que je pouvais désirer ou rechercher.

Souvent, quand elle rentrait après une longue journée de travail, elle n'avait même pas le temps de manger que la voilà endormie. Alors, je m'approchais, la couvrais d'un drap, et me mettais à côté d'elle sous la lueur d'une bougie, pour apprendre mes leçons ou faire mes devoirs.

J'appris vite à m'occuper de moi-même, et chaque mercredi, je faisais la toilette de notre petite chambre; je lavais tant bien que mal les habits et les quelques chiffons qui représentaient notre pauvre garde-robe.

La robe

Je sentais que je grandissais vite, bien plus que les autres filles de ma classe. Celles-ci se créaient des groupes d'amitié et me trouvaient toujours mal réveillée, mal habillée ou trop grande pour faire partie de leurs groupes.

Ma solitude continuait; mes seuls amis étaient mes livres.

Mon corps, de plus en plus, prenait la forme de celui d'une jeune fille. De beaux seins commençaient à pousser sur ma poitrine. Mes fesses s'arrondissaient et commençaient à apparaître dans un déhanchement gracieux lorsque je marchais. Evidemment, les garçons se mirent à s'intéresser à moi.

Pour quelqu'un qui, tout au long de sa jeunesse, n'avait pas eu d'ami, ni joui d'aucune tendresse, c'était l'occasion de connaître une nouvelle vie. J'acceptais l'amitié des garçons qui se présentaient à moi. Cette évolution me permit de comprendre que, si l'homme et la femme doivent cohabiter, leurs univers sont cependant totalement différents : Je perdais, un à un, mes amis. Certains d'entre eux devenaient même mes ennemis jurés, car chaque fois qu'ils escaladaient aveuglément le mur de l'amitié et que, au nom de celle-ci ils voulaient coucher avec moi, je refusai aussitôt, en me révélant parfois même très agressive envers eux.

Mes camarades de classe s'invitaient souvent à danser ou à faire des sorties, mais personne ne me proposait de l'accompagner. Pourquoi ? Parce que j'avais refusé catégoriquement les premières avances qu'on m'avait faites : je ne voulais pas leur montrer que je n'avais pas de tenues de sortie.

Malgré tout, je travaillais bien, et je passais régulièrement mes classes jusqu'à ma quatrième année; année à la fin de laquelle, je devais subir mon examen de passage en seconde. Ce fut l'une des années les plus dures de ma vie.

Dans mon inconscience juvénile et innocente, je ne me rendais jamais compte que je perturbais et gênais terriblement le jeune professeur de français qui venait d'être affecté dans notre classe.

Toujours mal habillée- ce qui n'était pas de ma faute - je m'asseyais sans tenue, une jambe par- ci, un bras par- là, un peu trop baissée ou un peu trop relevée par- dessus la table pour laisser apparaître un bout de sein par- ci, une cuisse ou un bout de slip par- là.

Un jour, le jeune professeur, déconcerté et ennuyé par mes attitudes persistantes, interrompit son cours et me cria à ma grande surprise :

— Je pense que tu ferais mieux de t'habiller un plus décentement; si tu penses que tu es intéressante avec les fesses en l'air, tu te trompes ma fille !

Ce fut comme une bombe. Tous les élèves tournèrent leur regard vers moi. Ensuite, ce fut un éclatement de rire que je n'oublierai jamais.

Je fondis en larmes dans mon impuissance incomprise.

— Vous n'aviez pas à me lorgner comme vous le faisiez, et, de toute façon, mes fesses ne vous regardent pas !

Les élèves n'osèrent pas rire, mais pouffèrent quand même sous cap. Le professeur pointa son doigt vers la porte, et me pria de ne pas assister au reste du cours.

Tout le temps que j'étais à la porte de la classe pour attendre la fin du cours de français, je pleurais en pensant à toutes les sanctions qu'allait entraîner mon comportement, car, de toute façon, la loi des adultes donne toujours tort à l'élève devant son professeur.

Après la sortie de tous les élèves, le professeur m'appela et, à ma grande surprise, me parla très gentiment, et même d'une voix paternelle

— Alors, dis- moi vraiment pourquoi tu aimes t'habiller et te tenir si mal en classe ?

Je n'osais pas lui révéler que tous les habits que je portais m'étaient donnés, la plupart du temps, par les employeurs de ma mère et qu'il s'agissait toujours de chiffons qui étaient ou bien trop grands, ou bien trop petits, qu'il m'était difficile de réajuster à ma taille. Je sous- estimais mes rondeurs et mes proéminences et n'en tenais guère compte, au point que je ne mettais jamais de soutien- gorge ou de jupon sous mes habits.

— Monsieur, je ne porte que ce que j'ai ! Répondis- je sèchement.

— Tu vis avec tes parents ?

— Seulement avec ma mère.

— Où travaille-t-elle ?

Je répondis par le silence. Il me regarda, puis continua :

— Oublie ce qui vient de se passer, ce n'était pas pour te faire du mal, mais il te fallait savoir que tu n'es plus une petite fille.

Le professeur comprit rapidement que c'était par pauvreté que je m'habillais de la sorte et ajouta quelques mots d'excuse avant de me demander de le suivre.

Il m'emmena en ville, et m'acheta une belle robe à ma taille.

Ma mère rentra le soir, très fatiguée comme d'habitude. Je lui présentai le paquet en souriant. Mais, quelle ne fut ma surprise lorsqu'elle me demanda dans une rage que je m'expliquai difficilement :

— D'où vient cette robe ?

Jamais je n'avais ressenti autant de peur devant cette maman, de nature très douce; alors je répondis, dans un balbutiement :

— C'est mon professeur qui me l'a donnée.

— Est-ce qu'il en a donné à toute la classe ?

— Non, à moi seule.

— Et pourquoi à toi seule et non aux autres élèves ?

Je ne savais que répondre. Alors un bruit fit éclater ma tête; c'était le claquement qui retentissait du contact de la rude main de ma mère avec ma tendre joue.

— Rends- moi cette saleté de robe à ton professeur, et sachez tous les deux qu'à l'école, on ne distribue pas des robes, mais on y apprend à gagner honnêtement sa vie. Espèce de garce !

Son dernier mot me poignarda. Je me pliai en deux, la figure cachée dans mes mains. Au moment où un sanglot électrisait

tout mon corps, ma mère me laissa par terre et, dans sa rage, alla se coucher. Je ne pus dormir. Tout était vide autour de moi. La seule mère qui me donnait le peu de tendresse qui me permettait encore de vivre, venait, pour la première fois, de me gifler. Je sortis en pleine nuit mon C. P. S. et, à la lueur d'une bougie, lui confiai :

Vide

Vide rempli de vide

Vide de toute vie

Vie de Vide

Vide sans vie

Vie vide

Tant de vie

Tant de vide

Tant de vie vide

Tant de vide sans vie

Tout ce temps

Autant de temps

Et ce long temps

Tant de temps

Temps vide

Temps sans vie

Temps vide de vie

Temps de vie vide

Tant de temps vide de vie

Le lendemain, ma mère ne m'adressa qu'une seule fois la parole pour me dire, avant de partir au travail :

— Rends- moi ce chiffon à son propriétaire et que je ne t'y reprenne plus à mendier !

C'était un mercredi, on n'avait qu'une heure de cours dans la matinée. A la fin de la classe, je partis chez mon professeur de français. Je connaissais l'endroit où il habitait; je l'avais vu sortir plusieurs fois de là quand je venais à l'école.

Lorsqu'il m'ouvrit sa porte, je fus surprise de trouver un homme devant moi : du professeur austère, amidonné, toujours bien habillé avec cravate bien nouée, il ne restait rien, sinon un jeune homme souriant, les cheveux mal peignés, torse nu, habillé tout simplement d'un short de sport.

Il fut très surpris de me voir lui tendre timidement la robe qu'il m'avait offerte la veille. N'y comprenant rien, il me prit par la main et me fit entrer. La chambre dans laquelle je me trouvais n'avait rien de celle que je m'imaginai d'un professeur : pas d'interminables rayons de livres poussiéreux, mais quelques romans policiers trônant sur une petite table de coin. La chambre servait en même temps de salon et de chambre à coucher. Un grand lit aux draps chiffonnés en occupait une bonne partie et servait en même temps de canapé; deux fauteuils et, enfin, un appareil à musique finissaient par donner une note particulière de jeunesse à la nouvelle vision que j'avais de cette personne.

Il me fit asseoir, me servit du thé, qu'il prépara seul, et me pria de tout lui raconter, pour que mon geste ait au moins une signification.

— C'est-à-dire Monsieur Commençai-je, mais il m'interrompit et dit :

— Cesse de m'appeler *Monsieur*, ici ce n'est pas l'école, je m'appelle **Assange**, et tu peux même faire comme tous mes proches : appelle- moi **Azou** tant que tu es chez moi.

Ce ne fut pas facile de me débarrasser du mot *Monsieur* qui s'accrochait à chaque fois à mes lèvres, mais je me surpris à lui raconter même mon enfance malheureuse, tellement il me mettait en confiance. C'était pour la première fois que je m'épanchais de cette façon devant quelqu'un. Je parlais et même, quelquefois, riaais de certaines de mes aventures malheureuses.

Pour me rassurer, Azou me parla aussi de sa vie, pour me prouver par le parallèle qu'il en faisait, que son enfance était aussi malheureuse que la mienne, parce qu'il était un enfant de caste, et que ses grands parents avaient chassé sa mère du fait qu'elle était amoureuse d'un forgeron.

Pour terminer, il me confia :

— A part ceux qui ont vécu mon histoire, tu es la première personne à qui je me confie de cette façon, ceci pour te dire que ta mère n'est pas aussi méchante que tu le penses. Elle t'aime sérieusement; tu es sa seule raison de vivre. Si tu n'existais pas, elle n'existerait plus. Elle travaille ici, à Dakar, uniquement pour toi. Elle se sacrifie pour que tu n'aies plus à

souffrir dans l'avenir. Mais surtout, du fait qu'elle y est engagée jusqu'au cou, elle veut que cela soit son œuvre à elle, et à elle seule. Elle voit, à travers cette robe, un élément étranger qui peut te détourner d'elle. En la lui amenant, tu lui montres son impuissance à satisfaire tes désirs, malgré l'effort qu'elle fournit. J'accepte de garder la robe, et je te trouverai autre chose qui sera plus discret, et ne créera pas de jalousie de la part de ta mère. Repasse ici samedi après- midi.

Ma mère rentra tard dans la nuit, paraissant beaucoup plus fatiguée que d'habitude, elle avait les traits tirés. A peine avait- elle franchi la porte qu'elle me dit :

— Tu as rendu la robe ?

— Oui. Répondis- je.

Alors elle déposa sur le lit le paquet qu'elle tenait dans ses mains.

— En voilà une autre, essaie- là; j'espère qu'elle t'ira.

Il y avait dans le paquet une belle robe, une très belle robe; beaucoup plus belle que celle d'Azou. A la voir, on savait qu'elle devait coûter une fortune. Mais où ma mère pouvait- elle bien trouver une somme pareille pour me payer une telle robe ? Je n'osais pas le lui demander; mais je savais que cette robe était la cause de sa rentrée et de ses traits tirés.

J'essayais la robe en pleurant. Quand ma mère s'approcha de moi, elle me serra dans ses bras et se mit à pleurer comme moi. Elle parla longtemps; mais j'étais tellement déprimée que je ne pus retenir que ces quelques mots :

— Je veux que tu réussisses ! Tu dois apprendre à ne rien demander aux autres ! Tu dois apprendre à gagner tout, tout de toi-même. Ici en ville, on ne donne jamais rien pour rien. Cette robe allait te salir, et te lier à jamais à cette personne.

Ma mère ne comprenait pas que *la « façon de donner vaut mieux que ce que Ton donne »*. Je n'avais plus la robe qu'Azou m'avait offerte; mais, à travers celle de ma mère, je ne pouvais m'empêcher de voir la robe de mon professeur. Peut-être retrouvais-je un autre monde de sécurité, de confiance, de tendresse et d'autres choses que je sentais pour la première fois à travers ce jeune homme qui était aussi seul que moi. Je ne le comparais pas à ma mère, cette mère que je n'échangerais contre rien au monde; mais Azou représentait une valeur, que je trouvais indescriptible, et indéfinissable pour ma nature de jeune fille.

Le samedi, je répondis à son appel, non pas pour recevoir l'autre cadeau, mais pour je ne sais quoi; disons, peut-être, pour lui parler des suites avec ma mère, ou pour rester encore un instant dans la chaleur de sa chambre.

Après ma première rencontre avec Azou, ses cours avaient complètement changé pour moi. On s'évitait du regard. Il ne m'interrogeait plus, et je ne levais jamais la main pour me faire interroger. Et, d'ailleurs, ce n'aurait été que pour dire des bêtises, car toutes les paroles qu'il prononçait se transformaient, pour moi, en une réalité incommensurable. Surtout, je risquais de placer un *Azou*, à la place d'un *Monsieur* : ce qui serait un scandale dans la classe.

Ma deuxième visite fut inoubliable. Nous nous parlions comme des enfants. Nous nous disions des histoires qui nous faisaient

rire aux éclats comme deux fous, nous tapant bruyamment les mains en guise d'approbation. Lorsque je décidai de rentrer chez moi, il m'embrasse tendrement sur la joue, pour me dire au revoir. Pas une seule fois, nous n'avions parlé de ma mère.

Deux semaines après, il fut affecté dans une autre école, mais du fait qu'il habitait toujours la même chambre, nos rencontres ne souffrirent pas de cette affectation; elles en devinrent même plus faciles, parce que le manteau du professeur qu'il portait, et qui s'était déchiré à moitié par le fait que je l'appelais *Azou*, avait fini par disparaître tout simplement.

Pour ne pas avoir le sentiment que je me leurrais toujours sur nos relations, je finis par conclure que j'étais fermement amoureuse de lui.

J'allais presque tous les jours chez lui. Je lui glissais quelques-uns de mes poèmes dans ses livres, et il me les corrigeait en y trouvant un grand plaisir, car tous lui étaient destinés et célébraient notre amour. Quant à lui, il me remettait certains de ses écrits parmi lesquels j'aimais particulièrement quelques-uns. Ainsi écrivait-il :

*L'acte d'amour est l'aboutissement d'un vœu, d'un désir
c'est une prière profonde, une communion
entre deux êtres qui s'aiment et l'Absolu.*

*Dieu intervient dans ce rapport intime au moment juste
où*

le couple perd toute notion de temps et d'espace...

De même, avait-il rédigé ces lignes sur les femmes

*Enfin, arrivera- t- il un jour où nous les comprendrons ?
Qu'elles rient ou pleurent, nous pensons toujours
Qu'elles sont sincères et amoureuses.*

*Un beau jour, nous nous rendons compte
qu'elles ne sont rien de tout ce qu'elles prônent;
mais dès qu'elles reviennent avec des pleurs ou des fleurs,
elles se font aussitôt accepter, pardonner et adopter tout à
la fois.*

*J'ai peur qu'au paradis aussi,
elles soient des fardeaux autant que des délices,
comme elles le sont ici- bas.*

*Dompteurs maladroits et malheureux,
nous les hommes, finissons toujours
par leur donner nos fouets et leur tendre nos dos
qu'elles n'hésitent jamais à lacérer obligeamment sans
pitié
ni mesure.*

*C'est elles qui nous tuent, et c'est elles qui pleurent sur nos
tombes.*

Et malgré tout, nous crions tout haut :

« *Pas de femmes, pas de vie !* ».

Il aimait noter ses idées sur des sujets très variés, car lui aussi n'avait comme confident que son stylo et ses cahiers. Je garde, jusqu'à présent, nombre de ses écrits dans mon C. P. S.

Fruit vert, jus d'or

*Assis sur les rochers de la plage d'une mer triste,
n'ayant au- dessus de nos têtes que le ciel vide de
tout nuage, et sous nos pieds que la terre insouciante,
nous avons compris que toute union,
tout amour dont le fondement, le soubassement n'est
que mensonge est appelé à fondre comme
une citadelle de beurre sous le soleil ardent des tropiques.*

*Pourquoi attend- on toujours de son vis- à- vis une situ-
ation autre que celle qu'il vit ?*

*Pourquoi veut- on qu'il soit un trompeur, un menteur,
une personne qui cultive la fausseté pour enfin plaire ?*

Cette réflexion, j'ai dû la consigner avec hargne dans mon C. P. S. le jour où j'ai senti que mes relations avec Azou commençaient à se dégrader.

C'était un samedi à la plage. Nous étions seuls jusqu'au moment où un groupe de jeunes filles vint nous rejoindre. J'avais senti qu'Azou, en leur présence, se trouvait terriblement gêné, et lorsqu'elles nous saluèrent pour s'asseoir à côté de nous, il me présenta comme une sœur venue lui rendre visite. Il ne me laissa pas parler, tout au long des discussions qui suivirent, avec les

filles qui étaient toutes plus âgées que moi et qui semblaient lui être très familières.

Aux questions qu'elles me posaient à tout venant, Il répondait à ma place, par d'impensables mensonges dont je ne l'aurais jamais cru capable.

C'était presque certain qu'il avait honte d'être avec moi; ou, plutôt, avec celle qu'il voyait comme son élève. Je remarquerai, mais bien trop tard, que nous n'étions bien que dans sa chambre, et qu'il n'acceptait jamais de m'accompagner jusqu'en dehors de la maison. Il trouvait toujours un prétexte. C'était la première fois que nous allions à la plage et il s'était arrangé pour que nous ne nous y rendions pas ensemble.

Cette fois- ci, c'était sans équivoque, je venais de comprendre qu'il avait honte d'être avec moi au vu et au su de tout le monde.

— Pourquoi as- tu agi avec si peu de considération à mon égard ?
Lui dis- je.

— Oh ! Cesse de dire des bêtises; ce n'est pas pour rien que je me suis comporté de cette façon. Ce sont toutes de mauvaises langues, elles sont capables de tout dire ailleurs.

— Mais qu'est- ce que nous avons à cacher de cette union ?

— Rien... Mais...

Ce fut un long silence, que je ne pouvais supporter. Je criais sur lui de toute ma voix.

— Mais quoi ? Parle ! Mais quoi ? Il me prit par la main, en voulant m'assagir par des mots du genre :

— Du calme, du calme, écoute, écoute...

Alors, je me dégageai brusquement, et ma main partit, sans que je pusse la retenir, et s'aplatit sur la joue d'Azou. Il ne bougea pas, et me regarda dans les yeux. Mes larmes coulaient et ce n'était rien par rapport à ce que je sentais au cœur, à travers des sanglots qui électrisaient tout mon corps. Je lui dis, en balançant la tête :

— Si tu me l'avais dit, si je le savais, si je le savais...

Le lundi qui suivit, une lettre me parvint, alors que je pleurais encore; elle était de Azou et disait :

Une action impunie a mille chances d'avoir des répercussions dans le temps et dans l'espace.

J'ai compris à travers un geste, tout un désir et une tendance vers un but plus ou moins explicitement défini.

Mais, surtout, cela m'a permis de comprendre qu'il n'est pas possible de mélanger le sucre et le sel.

Je n'avais pas compris le sens véritable de sa lettre; je la pris pour le vœu ardent qu'il avait de me retrouver le plus rapidement possible; mais il s'agissait là d'une interprétation tout à fait erronée. Seulement, comme j'aime à le dire, nous les femmes, nous aimons nous nourrir d'illusions. Alors, je lui écrivis une lettre en m'imaginant en position de force, comme si c'était moi qui dirigeais les opérations à ma guise :

Alors, à toi de choisir, et à travers ton choix,

Je verrai quel est le degré de véracité de ton amour.

Tu choisiras la rupture que je dois occasionner pour te rendre un peu plus libre et moins honteux dans ce cul de sac où tu te trouves.

Ou tu choisiras de fermer les yeux sur tout ce qui est autour de toi pour fixer à jamais dans ton cœur l'image de cette personne récalcitrante et insignifiante que je suis.

Certes, tu choisiras, mais quoi qu'il en soit, sache que mon désir de tous les jours, c'est que tu me suives dans ma jeunesse innocent, sinon, je te suivrai dans ta fausse et illusoire personnalité.

Ainsi, on se complétera mutuellement; toi, par ton expérience et moi, par la fougue de ma jeunesse.

Nous n'y sommes pour rien, accusons le destin.

Cette lettre fut sans réponse. Je ruminais mes illusions, croyant que c'était parce que j'avais été trop compliquée dans mon langage et que même un professeur de français pouvait ne pas me comprendre lorsque j'étais inspirée, et que mes idées, mes sentiments et mon cœur se fondaient dans l'encre d'un stylo pour se répandre sur les lignes d'une feuille blanche.

La lettre

Une semaine après, pas de réponse. Il était temps maintenant que je sois un peu plus claire, car je me sentais très inquiète sur mon état physique qui se dégradait de plus en plus. Par ailleurs, j'étais à deux mois de mon examen. J'écrivis une lettre en ces termes :

Azou, si j'avais accepté de venir avec toi à la plage, c'était pour te faire savoir que depuis deux mois, je ne vois plus mes règles, et cela suffit, je pense, pour que tu comprennes ma nervosité.

Je suis en droit de croire que nos deux comportements sont très mal placés, et qu'il nous faut nous unir pour surmonter cette épreuve qui de toute façon n'était pas prévue (du moins pour l'instant) dans notre union.

Je compte beaucoup sur ta compréhension.

Au moment où je glissai ma lettre sous la porte d'Azou, que j'avais trouvée, fermée, une dame qui lavait des assiettes dans la cour me dit :

— Tu cherches Assane ? Il n'habite plus la maison; il paraît qu'il est affecté dans je ne sais quelle région. Ah ! ce jeune homme, impénétrable comme un rocher; il est parti sans rien dire à personne.

Quelque chose d'inqualifiable me racla la colonne vertébrale avant d'exploser dans ma tête. Mes pieds tremblèrent. Une sueur froide me baigna tout le corps. Je sentis mon cœur battre à se

fendre, déversant dans mes veines un sang qui brûlait tous mes organes.

La lettre que je tenais dans mes mains était devenue subitement si pesante !

Je la regardai, puis ne sachant que faire, je déversai toute ma rage sur elle, et la déchirai en plusieurs morceaux avec mes dents et mes mains avant de la jeter devant la porte d'Azou.

Si Dieu avait à nous créer une fois de plus, nous les femmes, une de nos premières doléances serait la suppression de nos jours de règles. C'est vraiment incommode, et toutes les femmes seraient de cet avis, même si on cherche par une gamme impressionnante de serviettes hygiéniques et de comprimés à adoucir ces moments d'affliction sourde et de véritable gêne.

Pour moi, c'était le calvaire. Mes règles étaient toujours accompagnées d'atroces maux de ventre. A chaque fois, je souffrais tellement que je me trouvais pendue entre la vie et la mort. Je n'avais pas de quoi acheter des serviettes hygiéniques. J'en faisais moi-même en déchirant des morceaux d'étoffe que je me mettais dans le slip.

Ma mère remarqua que cela faisait deux mois que je n'en mettais pas, alors que, habituellement, je l'obligeais à bouillir plusieurs décochons pour apaiser mes douleurs. C'est ce jour-là que j'ai compris l'importance des règles d'une jeune fille pour une mère. Ne pas être réglée, pour une fille non mariée, est un scandale, qu'il est préférable d'éviter si on doit en souffrir tous les mois.

Je ne sais plus si c'est de la honte ou de l'indignation pour moi, de penser à ces moments que j'ai vécus. Cette exaspération qui

me faisait souffrir tant, m'était nécessaire au moins une fois encore, pour prouver à ma mère que je n'étais pas enceinte.

En pleine nuit, elle me réveilla et me fit la remarque :

— J'espère que je me trompe en croyant que tu ne vois plus tes règles ?

Je fis semblant de négliger sa question en répondant sans même changer de position, à croire que je m'y attendais.

— Je t'en prie maman, cesse de te tourmenter pour de simples retards de règles.

Elle me regarda un moment, puis remua la tête de gauche à droite, avant de dire :

— Je prie le bon Dieu qu'il en soit ainsi, sinon, mon honneur ne me permettrait jamais de vivre avec une telle honte collée au dos, par la seule personne pour qui je m'épuise de jour en jour.

Le lendemain, il me fallait, par tous les moyens, « des règles » ; même si je devais aller les trouver au-delà des cieux.

Ce ne fut pas nécessaire de monter si haut, car, à côté de nous, se trouvait une menuiserie-ébénisterie. J'avais remarqué en passant tous les jours devant l'atelier, qu'avant de poser une couche de vernis sur les meubles, les menuisiers teignaient le bois avec un mélange qu'ils obtenaient après dissolution dans l'eau d'une poudre qui brait beaucoup sur la couleur du sang. Je me procurai cette poudre après avoir fait les yeux doux à un des apprentis. Puis, la mélangeant ingénieusement, je finis par faire

quelque chose qui ressemblait tant bien que mal à du sang de menstrues.

J'en tachai tout mon arsenal d'étoffes, et, le soir, ma mère fut surprise de me voir faire ma toilette intime, et de mettre à sécher dans la chambre mes slips tachés. L'obscurité aidant, j'étais fièrement mon petit linge et le retirai avant le lever du jour; ainsi je pus passer une semaine bien « réglée ».

Les jours qui suivirent furent sans heurt avec ma mère, mais je remarquai qu'elle ne cessait de m'observer dans tous mes faits et gestes.

Une fois, en pleine nuit, je la surpris en train de me scruter avec la lueur d'une bougie. Elle remarqua sans oser demander quoi que ce soit, le changement qui s'opérait en moi : mes seins gonflaient et semblaient vouloir éclater la peau qui les moulait. Je n'avais plus envie de manger, et mon cœur, à chaque battement paraissait exploser. Ma tête tournait. Tout ce qui m'entourait me dégoûtait sans raison. J'avais des nausées terribles, que je ne pouvais retenir et qui m'obligeait à quitter deux ou trois fois un cours pour aller vomir dans les salles d'eau. Mon examen fut préparé dans des conditions désastreuses. Ceci se répercuta sur le résultat, car je ne fus admise qu'en deuxième groupe, et ce fut de justesse.

Mort et vie, au gré du destin

J'étais à mon troisième mois de grossesse. Mon ventre n'était en rien visible. Pourtant, je sentais qu'il n'était plus le même qu'auparavant. C'était l'alerte pour moi : il fallait coûte que coûte trouver une solution définitive parce que tôt ou tard, je ne pourrai plus me cacher, avec un ventre qui grossirait de plus en plus pour atteindre, à la fin, la taille d'une calabasse.

Après mûres réflexions, et sachant que c'était la seule issue pour moi, je pris la décision de « *gâter* ma grossesse^{3} ».

Gâter était le mot que je devrais employer comme toutes les jeunes filles qui ont risqué et souvent même perdu leur vie pour se débarrasser d'une grossesse gênante.

Même si la société et ses lois sont largement responsables par l'intolérance qu'elles manifestent envers ces « cas sociaux » que sont les grossesses indésirées (ou même souvent désirées, mais non conformes aux normes sociales, aux yeux des autres), la pauvreté, et surtout elle, est la principale source de cette calamité à l'ampleur et aux conséquences incalculables. Combien de filles sont mortes ? On ne le saura jamais, parce que leurs familles préfèrent donner d'autres raisons, et même, souvent ignorent que leur fille, tout simplement pour ne pas tomber sous leur courroux, a préféré risquer sa vie sans avoir les moyens de se faire avorter en toute sécurité. Je dis bien les moyens de se faire avorter, parce que le mot « *avorter* » est lié au mot « *moyen* ». Ensuite, comme tout riche digne de ce nom, il faut changer les vilains mots pour leur conférer de la classe ! On ne

dit plus « *gâter sa grossesse* », mais l'interrompre, ou faire un avortement; c'est comme qui dirait aller faire une promenade chez le médecin.

Il suffit, tout simplement, d'y mettre les moyens, d'entrer dans certaines cliniques bien équipées pour revenir chez soi, quelques heures plus tard, après avoir dormi sur ses deux oreilles.

Je n'avais pas les moyens, mais j'étais en vacances, et il fallait profiter des journées où j'étais seule à la maison pour trouver une solution.

... Il y a des personnes que je supprimerais si on m'avait donné un fusil et que je me trouvais en face d'elles ! Et toutes les nombreuses filles qui sont passées par la même voie que moi feraient, j'en suis certaine, la même chose sans se faire de reproche après.

Dans la vie, il y a des gens qui ne vivent que sur le dos des malheureux. Plus j'avancais dans mes recherches d'un sauveur, plus je trouvais des maniaques qui n'avaient, comme moralité, que leurs besoins à satisfaire par tous les moyens.

J'expliquais ma situation à toute personne portant une blouse blanche, en accompagnant mes paroles de chaudes larmes, qui en fait étaient sincères, mais ne pouvaient, à elles seules, exprimer tout mon malheur.

Un jour, une infirmière qui semblait être très compréhensive et très proche de mon malheur, me demanda de voir un certain médecin qui exerçait parallèlement. Celui-ci me dit qu'il voudrait bien m'aider, sans que personne n'en sache rien, mais que je devais pour cela lui remettre une certaine somme pour

qu'il puisse acheter le matériel et les médicaments nécessaires à l'opération. En fin de discussion, il finit par me dire ce qu'il appelait sans honte la petite somme pour acheter le matériel : c'était impensable ! En un an de travail, ma mère ne pourrait pas gagner une somme pareille. Le Monsieur, qui était pourtant bel et bien un médecin, me renvoya gentiment lorsque je lui fis comprendre qu'en aucun cas, je ne pouvais disposer de tant d'argent. Je compris, plus tard, que l'infirmière, qui m'avait recommandée à cet homme, n'était rien d'autre qu'une rabatteuse.

Je ne pourrai jamais évoquer tout ce que j'ai enduré avec les gens en blouses blanches. Certains, parce qu'ils y trouvaient du plaisir, me déshabillaient sur leur table de consultation, pour soi-disant vérifier l'état d'avancement de ma grossesse. Ils fouillaient tout mon corps avant de se débarrasser de moi avec des médicaments dont je doutais, à juste raison, de l'efficacité. L'un d'entre eux alla jusqu'à m'inviter dans un hôtel; coucha avec moi, en me proposant son service. Bien sûr, après, je ne le revis plus. Du fait que je ne pouvais plus rien attendre de ces gens-là, et sachant que partout où j'irai il faudrait que je dispose de moyens pour me faire entendre, je volai le pagne tissé à la main que ma mère portait durant les grandes cérémonies, et me présentai chez un guérisseur. Ce dernier trouva insuffisante mon offre, mais se décida, malgré tout, à m'aider, à condition que je ne dise rien à personne, et que je lui donne autre chose si jamais il réussissait dans sa tentative.

Chaque jour je me présentais chez lui; il m'enduisait tout le corps de décoctions et me faisais boire des potions dont les goûts d'amertume prononcée me reviennent toujours à la bouche à chaque fois que j'y pense.

Une semaine après ce traitement, je fus internée à l'hôpital et, de justesse, j'échappai ainsi à une mort par intoxication.

Ce qui devait arriver, arriva : ma mère apprit que j'étais enceinte de quatre mois et demi de la bouche des médecins qui me traitaient. Elle sortit de l'hôpital sans même que je la voie. Quelques instants après on vint m'annoncer qu'elle venait d'être heurtée violemment par une voiture, et qu'elle en était morte...

J'étais devenue presque folle...

On écarta de moi tout objet qui pouvait être tranchant ou dangereux, car, à chaque fois que l'occasion se présentait, je tentais de me suicider...

On m'attacha, et on m'isola même dans une chambre où je refusais tout : aliments et conseils...

Je ne dus mon salut qu'à un vieux médecin, qui en plus de la tendresse qu'il manifestait envers moi et des soins particuliers qu'il me donnait, accepta, sans que je le lui demande, de m'héberger chez lui pour que je puisse continuer mes études après mon accouchement.

L'homme était d'une gentillesse exemplaire, mais il avait une femme du genre maîtresse de maison et mère de famille incontestable, qui décide de tout. Elle reprochait à son mari de vouloir *gâter* sa progéniture, en introduisant dans sa maison une gangrène comme moi. Elle me faisait travailler comme une esclave à tout faire, question de mériter mon hébergement et ma nourriture et, pire, m'accusa plusieurs fois de lui avoir volé son argent et ses bijoux, au moment où ses filles passaient tout leur temps à faire leur toilette et à visiter les night clubs et les plages.

Tous les deux jours environ, elle quittait la maison dans une nouvelle tenue, laquelle, rien qu'à en juger par l'apparence, devait coûter une fortune. Elle portait des bijoux en or de la tête aux pieds et donnait comme prétextes tel baptême, telle invitation, telle réception, telle réunion ou tel meeting politique. De toute façon, elle ne travaillait pas, du moins, on ne lui connaissait aucune activité lucrative; et la solde de son mari ne pouvait en aucun cas couvrir les dépenses et l'entretien de la famille tout en permettant de financer, en même temps, un tel train de vie. Disons que le mari, comme bien d'autres, fermait les yeux quoi !

A mon accouchement, j'eus un beau garçon. Mon hôte était très content d'avoir sauvé ma vie et celle de mon enfant, et je lui en suis reconnaissante jusqu'à ce jour.

Mais sa femme, despotique, entra dans une rage et une jalousie injustifiées et indescriptibles, bien que ce fût elle qui aurait dû être beaucoup plus proche de mes malheurs, en tant que femme.

Les reproches et accusations qu'elle proférait sur ma personne incommode redoublèrent de plus belle. Elle renvoya sa propre bonne, et me chargea de tous les travaux de la maison, malgré mon bébé car, pour elle, de toute façon, je devais gagner dignement ma vie chez elle.

Je perdis ainsi une année de scolarité pour allaiter mon beau bébé, à qui j'avais donné le nom d'Azou. Personne ne savait d'où me venait ce nom, et je ne tenais pas à le dire...

Adversité et jalousie oblige, La dame de tous mes malheurs alla jusqu'à trouver un prétexte du genre *biscuits nocturnes*^{4} et m'accusa d'être la maîtresse de son mari. Je commençais à être

un véritable venin pour la famille de l'homme qui m'avait sauvé la vie.

Cela suffisait largement : pour ne plus l'embarrasser après tout ce que ce monsieur charitable a fait pour moi, il me fallait quitter la maison.

Emboîtée, anonymisée...

S'il y a du négatif dans tous ce que nous avons importé des Européens, c'est sans doute l'organisation architecturale de notre espace de vie.

L'organisation sociale de nos ancêtres était régie par trois facteurs : le communautaire, le familial et l'individuel. Ces facteurs étaient étroitement liés, mais ne souffraient nullement de confusion, parce que l'individu avait ses droits et en jouissait pleinement. Cependant les droits de l'individu s'arrêtaient là où ceux de la famille commençaient, et ces derniers s'estompaient quand commençaient les droits de la communauté.

Ces considérations se répercutaient directement sur l'organisation architecturale de l'espace.

Chaque individu en âge, avait sa case; un certain nombre de cases installées autour d'une cour commune et d'un chef de famille, représentaient la maison. Plusieurs maisons dont les chefs de famille étaient souvent des frères de même père, regroupées autour d'une cour beaucoup plus grande, constituaient la concession, sous la direction de l'ancêtre ou de l'aîné de la grande famille. Les concessions étaient le rebord d'un grand cercle appelé village, et au milieu duquel se trouvaient le marché, le puits, l'arbre à palabres et le lieu de culte.

L'élément le plus important dans cette organisation était la « porte » car elle représentait le lien, le trait d'union entre ces différentes structures. Certes, chaque maison ou concession était clôturée. Mais, à part le grand portail qui s'ouvrait largement sur

la grand place du village, chaque clôture avait au moins deux portes, au point qu'on pouvait faire toutes les maisons du village, sans passer deux fois par une même entrée, et sans traverser la place du village.

La vie de l'individu était parfaitement imbriquée dans celle de la famille, elle-même totalement incluse dans les préoccupations quotidiennes de la concession, qui, à son tour, était partie intégrante du village.

Or, de nos jours, le souci de se loger ne tient plus compte de certaines considérations sociologiques, qui, une fois absentes, entraînent un individualisme standardisant et négatif. Ce souci est centré sur l'utilisation rationnelle de l'espace.

On cherche à caser le maximum de personnes dans le minimum d'espace possible. Alors, on quadrille tout en disant qu'on "lotit" et, ceci, sans se soucier du bouleversement des facteurs socioculturels qui régissent les villages et leur environnement.

L'individualisme est tellement poussé à outrance qu'il devient la cause d'une dépersonnalisation mortifiante, traduite par les chiffres et les sigles : SICAP 1, 2, 3, 4, 5, 6, HLM 1, 2, 3, etc.; il n'y a plus de nom évoquant un quartier ou une ville. On ne dit plus : *va chez Monsieur Ndiaye ou chez Monsieur Diop*. Et même pire, on ne dit plus : *va voir dans la chambre de tel ou tel*. On dit : *va à la chambre n° 15, à la chambre n° 18*, etc. L'homme se retire lui-même, et va jusqu'à se confondre avec ses numéros d'immatriculation. Il ne se sent plus comme un membre de la société, devant tout son salut aux autres, mais comme un être isolé qui, perpétuellement, remet en question le sens de sa propre vie. On s'interroge sur son propre destin; on se réfugie derrière les

drogues et les vices pour atteindre l'issue fatale qu'est le suicide collectif (comme la guerre). L'urbanisation sauvage est une des causes, et même la principale, de nombreux conflits sociaux. Si les nantis vivent dans de grandes maisons, avec jardin et piscine, où l'espace et le luxe se côtoient dans une insolence impudique, et seulement pour une cellule familiale réduite à un père, une mère, un ou deux enfants, plus un chien et un chat, les pauvres, c'est-à-dire la grande masse de la population active, vivent dans un quadrillage qui ne laisse le passage qu'aux routes et à quelques soi-disant jardins publics, lesquels en fait, ne sont que des sacs d'interdits pour les habitants. *Interdit de marcher sur la pelouse, interdit de ceci, interdit de cela*, avec gardien à l'appui.

Ces maisons SICAP, HLM, etc. dont les extensions sont très limitées et qui sont initialement prévues pour une famille restreinte, souvent même pour un célibataire, renferment dans leur sein jusqu'à quinze ou vingt personnes sur le dos d'un seul travailleur. Une forte tension y règne. La cellule familiale, en fin de compte, éclate pour déverser dans la rue des délinquants de tous ordres. Les rescapés de cette cellule iront fonder d'autres foyers, dans d'autres bidonvilles ou quartiers flottants.

Le quartier dans lequel j'avais loué une chambre, à Pikine, portait, et même en surplus, toutes les conséquences de cet urbanisme non adapté à nos réalités. Chacun sa chambre, et on ferme à chaque fois que l'on sort, même si c'est pour aller aux W. C. publics, sous peine d'être cambriolé sous les yeux des autres locataires.

Chacun se méfiait de l'autre. Sans chercher à se saluer, on se croisait comme des robots. La seule personne qui s'occupait de

tout le monde avec beaucoup de ménagement, c'était la grosse et indésirable propriétaire de la maison qui, chaque fin de mois, se présentait devant nos portes, avec des salutations à n'en plus finir.

J'étais seule, dans ma solitude, avec comme unique compagnon la foi que j'avais dans ma décision ferme de sortir de ma situation malheureuse, et d'éviter à mon enfant l'itinéraire que j'avais suivi.

Azou, mon fils que j'aimais de plus en plus avec un attachement qui envahissait toutes mes préoccupations, comme tous les enfants malheureux qui n'ont pas de famille, avait été envoyé auprès de ma grand- mère.

Je m'étais fait engager comme bonne à tout faire chez des Libano- Syriens qui vivaient de commerce dans le centre de la ville de Dakar. Ma bourse ne me permettait pas de louer une chambre à Dakar; alors, chaque matin, je quittais Pikine pour n'y revenir que le soir. La manière infernale dont on s'engouffrait dans les bus aux heures de pointe faillit me rendre folle à chaque fois que je me trouvais dans ces **cercueils roulants**.

Bref, ma vie fut vraiment pénible. Après trois mois de travail, je m'inscrivis en seconde dans un collège d'entraide, grâce à l'un de mes anciens professeurs. Chaque jour, je finissais mon travail avant six heures et, au lieu de rentrer à Pikine, j'allais suivre les cours du soir. Mon démarrage fut difficile, mais j'étais à peu près comme tous mes camarades de classe qui, pour avoir recours à cette école, devaient être, tous, plus ou moins malheureux.

La foi et l'abnégation étant mes principales armes, l'avenir de mon fils et ma décision ferme de sortir de ma pauvreté étant

mon doping, je réussis, après trois ans de souffrances non partagées, à obtenir, comme candidate libre, mon baccalauréat série A, avec la mention assez bien. Ma réussite au baccalauréat me fit un grand plaisir, mais ce fut-là ma seule satisfaction, qui en resta là, parce que ce devait être pour moi le début de mes vrais problèmes.

Azou, mon fils, devait avoir quatre ans. Je ne pouvais pas suivre mes cours à l'université, et travailler, comme je le faisais, de jour, pour me nourrir et payer ma chambre. Il ne s'agissait plus seulement pour moi de payer mon logement et ma nourriture. Je devais, aussi, acheter mes livres, des habits décents, mais surtout payer pour qu'Azou mon fils ait le privilège de suivre, à côté de moi, des études dans une école du préscolaire. C'était ambitieux, mais je savais l'importance que pouvaient avoir des études préscolaires sur le développement général de l'enfant. Dans mon travail, j'avais vu et compris, en côtoyant les enfants des riches, qu'il y avait une grande différence entre un enfant qui est parachuté directement à l'école à partir de sa septième année, et un enfant préparé, forgé, intéressé, pour affronter son dur et futur travail d'écolier, ce qui est un privilège uniquement réservé à ceux qui ont de l'argent. Donc, pour aplanir la situation et mettre Azou au rang des élèves qui, grâce à l'aisance de leur famille réussiront, j'étais prête à n'importe quoi.

Il me fallait un travail de nuit, et qui me rapporterait plus que mon travail de bonne. Je commençai mes recherches; j'avais trois mois de vacances devant moi pour trouver quelque chose avant le début de l'année scolaire.

Inutile de dire que mes démarches furent vaines. Car comme personne ne l'ignore, être femme est déjà un handicap suffisant

dans la recherche d'un emploi; et si, de surcroît, celui-ci est nocturne, c'est encore plus difficile. Partout, on me demandait une qualification que je n'avais pas; puis, on me remerciait.

Et, ce qui était irritant dans tout cela, c'était que même les gardiens, qui n'avaient aucune décision dans l'engagement d'un employé, se permettaient sur ma personne des chantages désagréables, en échange d'une place honorable sur une liste d'attente qui, j'en étais presque persuadée, n'existait pas.

L'autre côté de la barrière

Une nuit, alors que je revenais de mes prospections, fatiguée et découragée, je marchais le long du trottoir sans savoir exactement où j'étais, ni où j'allais. Alors une belle voiture *Ford* s'arrêta une dizaine de mètres devant moi, dans le sens de ma marche. Au moment où je la dépassais sans y attacher de l'importance, un homme d'une cinquantaine d'années se pencha à la portière et me dit tout gentiment :

— Alors, ma fille, je te dépose ?

Je ne répondis pas et, sans même ralentir ma marche, je continuai mon chemin, après lui avoir jeté un regard désapprobateur. L'homme s'avança avec sa belle voiture et s'arrêta une nouvelle fois devant moi. Il se pencha à la portière et dit, une fois de plus, avec désinvolture :

— Ne laisse pas passer ta chance, ma biche, tu es belle, c'est vrai, mais ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre des *mecs* comme moi. Je t'offre une forte somme si tu veux de moi.

Je faillis exploser de rage. Jamais de ma vie on ne m'avait parlé si insolemment. Cet homme m'avait comparée à une marchandise, ni plus, ni moins. Il parlait comme il pensait, sans détour aucun, dans un langage où n'apparaissait aucun sentiment de tendresse. J'étais une marchandise, et il marchandait. Son langage me planta comme un piquet devant ses yeux. Je me surpris à réfléchir et à analyser ses paroles. C'était un homme comme tous les autres, avec la différence qu'il ne cherchait pas à me tromper en jouant sur mes sentiments comme le faisaient toutes

les personnes avec qui j'avais eu affaire. Celui-ci faisait partie de la race des hommes qui ne se font jamais prier; ces hommes qui aiment le beau là où ils le rencontrent, et qui trouvent que c'est une injustice de se lier à une seule personne. Il s'était présenté à moi, franc et total, et attendait, patiemment, que je lui dise, ou que je lui montre, simplement et franchement, qu'il m'avait plu; après quoi, je n'aurais plus rien à lui refuser.

J'étais devant une situation embarrassante. Cependant, mes besoins en argent devaient faire pencher la balance. Les scrupules ridicules ne faisant plus le poids, que des personnes fatiguées de s'entrelacer avec les désappointements et les appâts de la vie, mais prudes, m'avaient appris dès l'enfance. Ces scrupules étaient devenus de véritables lois pour moi. Pourtant, à la longue, j'avais remarqué qu'elles n'avaient leur utilité que dans le cadre d'une surveillance permanente de soi-même, où il fallait toujours s'autocensurer en se disant : *je ne fais pas ceci, parce qu'on me regarde, je ne dis pas cela, parce qu'on m'écoute*. Je ne faisais jamais rien pour mon plaisir seulement, ou par pur et simple intérêt personnel.

Or, partout, ceux qui devaient m'entendre ou me regarder, refusaient de le faire quand il s'agissait de ma survie, de mes intérêts et de ceux de mon fils. J'étais rejetée par la société. **Hors-société, la loi étant faite pour la société, j'étais aussi hors-la-loi. Ces scrupules érigés en lois, je les trouvais depuis longtemps ridicules, parce que j'avais appris que l'argent avait pris le pas sur toutes nos valeurs.**

La même pesanteur, qui avait fait pencher la balance, me poussa à entrer dans la voiture et à m'asseoir auprès de l'inconnu, qui

démarra aussitôt, en me disant avec son éternel sourire imperturbable :

— Les femmes qui se font prier ne le font qu'avec l'intention de plaire un peu plus, et de céder à la fin.

C'était le début d'une nouvelle vie pour moi. Sans reproche aucun, bercée et bernée par mes propres illusions, je me disais :

— Si ma mère avait sacrifié tout ce qu'elle avait de plus noble dans la vie pour mon avenir, moi aussi je pouvais me permettre, faute de mieux, de me prostituer pour continuer son œuvre sur moi, et pour sauver mon enfant de la pauvreté.

Adja

Je savais que j'étais belle et que ma forme était attirante. Petit à petit je commençais à m'habituer à certains lieux dont j'ignorais jusqu'alors l'existence.

Au début, c'était très difficile pour moi d'intégrer un milieu que j'avoue n'avoir jamais aimé. Je me fis rapidement des amies, et j'appris à être arrogante comme tout le monde, et à employer le langage direct qui caractérise la diplomatie de ces lieux.

Au début je me fis beaucoup d'argent, ce qui me permit de louer une nouvelle chambre, à proximité de l'université, de payer la pré-scolarité d'Azou, et d'acheter tous les livres dont j'avais besoin. Mais, mes illusions se dissipèrent rapidement. Mon travail universitaire ne me permettait pas de sortir toutes les nuits, sous peine de dormir en plein cours tout au long des exposés.

Les clients, en certaines périodes du mois, disparaissaient presque complètement du circuit. Les rafles de la police se succédaient; mais surtout, c'était un milieu dangereux où l'alcool, les drogues, les proxénètes, les rabatteurs, les souteneurs et toute la gangrène qui gravite autour de la prostitution, ne laissaient aucune chance aux faibles comme moi.

Je faisais semblant d'être une habituée, en cherchant, avec beaucoup d'hardiesse, mes clients au milieu de cette pourriture, mais, au fond de moi-même, ce n'était nullement du courage; c'était autre chose qui me retenait et me poussait dans mes actions. J'avais vraiment peur, et je vivais dans la hantise d'une agression, d'une blessure, d'une rafle et tant d'autres événements

malencontreux qui pouvaient subvenir à tout moment sans crier gare.

Après la nuit sanglante que j'avais vécue, en voyant la jeune prostituée égorgée par son souteneur, j'eus vraiment peur de me trouver, un jour, dans la même situation. J'avais compris que c'était un milieu très instable et que les risques y sont nombreux. On y est toujours sur le qui-vive. Il suffit de peu pour que les couteaux sortent d'on ne sait où. Aucune prostituée n'est à l'abri de toutes les menaces qui gravitent autour d'elle.

Si je luttais pour un avenir meilleur, je ne devais pas prendre le risque de jouer ma vie, en l'exposant dans ce milieu sans foi ni loi. Il fallait que je change, mais toujours dans l'optique d'un travail qui ne m'empêcherait pas de poursuivre mes études, et qui, surtout, devait me procurer beaucoup d'argent.

Alors, je continuais mes recherches, en vain. Jusqu'au jour où je compris que je pouvais toujours continuer à exercer la prostitution en risquant ma vie le moins possible. Mais, en revanche, je devais travailler sous la coupe d'un rabatteur ou d'une rabatteuse.

Je pris contact avec une de mes amies *barmaid* qui me proposa plusieurs rabatteurs et rabatteuses, dont l'une m'intéressait particulièrement, d'abord, parce que c'était une femme; ensuite, parce qu'elle était fort influente, et qu'elle avait des relations partout dans le pays, et même en dehors de nos frontières. Mais mon amie me précisa que je n'avais aucune chance d'être engagée par elle.

Le jour suivant, je pris la décision d'aller la voir, et de tenter le tout. Pour cela, il fallait que je mette toutes les chances de mon

côté, en m'exhibant le plus possible : mon maquillage fut sans pareil. Je me fardai jusqu'aux oreilles. Mes cheveux furent peignés dans un grand *Afro*. Je mis un rouge à lèvres de couleur sang et, pour parachever l'œuvre, je mis un peu de paillettes multicolores sur la peau de mes joues, que tapissait déjà une poudre orange. Tout en moi était flagrant; je devais me montrer comme une fille de rue digne de ce nom. Sans soutien-gorge, je mis un *Tee-shirt* presque transparent, une mini-jupe en cuir noir qui ne me permettait même pas de faire un pas sans mettre mes fesses en l'air, et je finis mon accoutrement en me hissant sur des chaussures à talon haut, qui faisaient un bruit de tonnerre quand je marchais. Il me fallait être la plus provocante possible, pour attirer l'attention de cette rabatteuse qui, certainement, devait avoir, chez elle, toute une *écurie* de belles jeunes filles.

Ma première surprise se manifesta lorsque je fus devant la maison. Elle était non seulement dans un quartier chic, mais elle n'avait, par ailleurs, rien d'une maison close ou d'un *clando bar*. C'était une somptueuse villa que ne signalait rien de particulier par rapport aux autres maisons qui l'entouraient. Il y avait, à la porte, plusieurs voitures, et n'aurait été la confirmation, que j'obtins d'un chauffeur, qu'il s'agissait bel et bien de la maison de Adja Bintou Faye, je serais allée chercher ailleurs. Je me disais qu'elle était vraiment influente pour attirer autant de personnes chez elle, et encore des riches, rien qu'à voir leurs voitures.

Après m'avoir regardée de la tête aux pieds, le domestique qui m'accueillit à la porte me pria d'attendre que la réunion se terminât pour m'introduire.

— Réunion ? Quelle réunion ? Me disais- je; ça doit être plutôt une orgie de richards. Ce n'est qu'un bluff; c'est une façon de « blanchir » ses clients. Mais quelle ne fut ma surprise, une fois encore, lorsque je compris que les propriétaires de toutes ces voitures étaient uniquement des femmes, de vraies *dri-ankés*, richement habillées, avec des bijoux en or partout où il était possible d'en porter.

Lorsqu'elles furent toutes parties, le boy m'introduisit dans le salon et me dit :

— Attends ici, Adja se change.

Le salon était d'une beauté marquée largement par le luxe; il était large, et les meubles d'une qualité sans équivoque, étaient ingénieusement répartis. Malgré leur grand nombre, ils ne donnaient guère une impression d'encombrement. J'osais à peine m'asseoir sur le fauteuil en peau de zèbre : c'était quelque chose que je voyais pour la première fois de ma vie. J'étais complètement déroutée par ce que je voyais, qui ne correspondit nullement à mon attente. De surprise en surprise, je finis par m'attendre à ce qu'arrive n'importe quoi.

Quelques minutes après, une femme fit son entrée. Elle était d'une quarantaine d'années, assez belle malgré son obésité, se couvrant la tête d'un châle blanc richement brodé, et tenant à la main un beau chapelet qu'elle ne cessait d'égrener. Elle s'approcha de moi et, sans même me saluer, dit d'une voix qui n'avait rien d'amical :

— Mademoiselle, il paraît que vous avez besoin de me voir ?

Les paupières à peine soulevées, je répondis :

-
- Non je cherche Adja Bintou Faye.
- C'est bien moi Adja Bintou Faye; qu'est- ce que vous me voulez ?

J'étais là, ne comprenant rien de ce qui m'arrivait, avec la certitude ferme que je m'étais trompée, que mon amie s'était moquée de moi. Je ne puis répondre, et la dame continua :

- Parlez vite, je n'ai pas de temps à perdre, je sors comme ça d'une réunion politique, et je dois, de ce pas, aller à un meeting.

J'avais honte, et je me sentais très mal à l'aise sous son regard désapprobateur qui me parcourait de la tête au pied. Je finis par prendre mon courage à deux mains et répondis :

- Je suis venue de la part de Ndella, qui est une amie à moi.
- Alors ? Rétorqua- t- elle sèchement.

Je restai encore un instant perplexe en me demandant si, vraiment, je ne m'étais pas trompée de personne. Cette femme qui ressemblait à une sainte fraîchement descendue de la Mecque, ne pouvait être celle que je cherchais. Je répondis quand même :

- Elle m'a dit que vous pouviez m'aider.
- Vous aider en quoi ?

Là, je ne savais que répondre; je me sentais petite et honteuse.

Elle n'attendit pas ma réponse et appela.

- Mendy ! Mendy ! Viens et apporte- moi le carnet.

J'eus alors la certitude que c'était bien Adja Bintou Faye la rabat-teuse. Son attitude s'expliquait peut- être par quelque chose qui lui déplaisait en moi.

Le boy s'approcha et posa sur la table basse, en face de moi, un grand carnet qui ressemblait beaucoup plus à un album de photos. Adja, qui ne s'était même pas donnée la peine de s'asseoir pour me parler, dit :

— Donnez votre nom. Ces derniers temps, il y a de nombreuses postulantes, et pas de clients ! Nous vous mettons sur la liste d'attente; surtout, ne venez plus me déranger, je vous appellerai quand j'aurai besoin de vous.

Ça y est ! J'avais compris : c'était une façon de me renvoyer comme toutes les filles qui étaient inscrites sur ce fameux carnet. Ndella avait raison : je n'avais aucune chance d'être engagée par cette sainte- nitouche. Le boy se pencha sur son carnet ouvert et me demanda :

— Votre nom Mademoiselle ?

— Nabou Dia.

Rien que la difficulté avec laquelle il étalait mon nom sur la page du carnet me montrait que le boy ne savait pas écrire.

Lorsqu'il eut fini son œuvre laborieuse, en soupirant de satisfaction, mes appréhensions sur son incapacité se confirmèrent : il avait écrit dans des lignes qui ressemblaient à des serpents atteints de maux de ventre, « Nebau- Ja ». Alors, comme si on m'avait offensée, je déversai toute ma colère sur le boy.

— Si vous ne savez pas écrire mon nom correctement, laissez-moi le faire à votre place; je ne m'appelle pas « Nebau Ja », mais Nabou Dia !

Le boy se leva et ferma prestement son carnet dans un claquement sec; il dit d'un ton qui n'avait rien de paternel :

— Si tu savais écrire, tu ne serais pas là habillée comme tu l'es !

— Pour qui me prenez- vous ?, répliquai- je.

— Pour ce que tu es, rien d'autre que ce que tu es !

— De toute façon je ne suis pas un boy intellectuel !

Adja Bintou nous arrêta.

— Ça suffit; Mendy laisse le carnet ici et va continuer ton travail.

Mendy le boy sortit dans une rage qu'il cachait difficilement. Je compris que je venais de « **décortiquer son cancrelat** » devant sa patronne.

Quand il claqua la porte derrière lui, Adja Bintou me dit :

— Prends le Stylo et écrit correctement ton nom.

Alors, prenant l'affaire avec le sérieux de la vengeance, j'écrivis mon nom avec beaucoup d'application et de minutie, en grosses lettres qui tranchaient nettement, par leur visibilité, sur l'ensemble des gribouillis que représentaient les écritures de Mendy.

Adja Bintou me regarda un long moment et finit par dire :

— C'est vrai que tu sais écrire; tu as été à l'école ?

— Oui.

— Jusqu'en quelle classe ?

Alors, fièrement, je répondis, en regardant cette fois-ci Adja dans les yeux :

— Je suis encore étudiante à l'Université de Dakar.

Adja Bintou me dévisagea interminablement comme si j'étais la diablesse en personne. Puis elle adoucit son regard et sourit.

— Tu veux vraiment travailler pour moi ?

— Oui.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est le seul moyen pour moi de me procurer de quoi vivre, de payer mes études et m'occuper convenablement de mon enfant.

Elle me scruta de la tête aux pieds, mais cette fois-ci comme un officier en revue de troupes devant un soldat débraillé; elle hochait la tête et dit :

— Je vais commencer par te dire ce qui ne me plaît pas en toi. Viens avec moi; je crois que j'ai un client particulier qui a besoin d'une personne de ton genre.

Je la suivis dans sa chambre; une vraie chambre de *star*. Elle m'entraîna devant un grand miroir et dit :

— Regarde-toi, et dis-moi à quoi tu ressembles avec ton accoutrement. Je le trouve vulgaire, comme celui d'un agent secret qui veut se passer pour tel au vu et au su de tout le monde.

L'agent secret, comme les filles dont j'ai besoin, doit être insoupçonnable, et passer inaperçu comme n'importe quelle personne. Enlève- moi ton déguisement pour commencer.

Elle ouvrit une grande armoire remplie d'habits, en sortit un grand boubou richement brodé et me le tendit.

— Mets ça, me dit- elle.

Je le mis avec un pagne; elle me noua elle- même un mouchoir de tête et finit par me dire :

— Voilà la femme dont j'ai besoin. J'ai affaire particulièrement avec la crème de la société, des personnes qui ont naturellement peur du vulgaire et qui ne vont jamais dans les bars pour se frotter avec la petite société à la recherche de putains de petite classe. Une putain est une marchandise qu'on achète pour un plaisir de courte durée. Ce n'est pas ce que mes clients cherchent; ils veulent conquérir des femmes, même si c'est par la force de l'argent. Ces hommes ne se cachent même pas, et sont fiers d'afficher leurs conquêtes féminines dans les hôtels, les réceptions, et les voyages de noce; tout cela, ils ne peuvent le faire avec une femme qui frise la vulgarité et l'insolence. Ils sont prêts à dépenser toute leur fortune pour conquérir une femme - même mariée - pourvu qu'elle ne soit pas vulgaire, et qu'elle convienne à leur désir. Et Dieu sait que beaucoup de femmes mariées travaillent pour moi, sous le manteau de commerçantes *voyageuses*. Mes clients aspirent non seulement à conquérir, mais aussi à être conquis par leurs propres victimes, dans les mains desquelles ils se sentent forts, et en sécurité, comme des enfants dans les bras de leurs mamans. Ces hommes, qui

sont presque tous de grands dirigeants, des meneurs d'hommes, des chefs d'entreprise, des chefs de pure race, ont besoin, ne serait- ce qu'à de rares occasions, de montrer qu'ils sont des humains et qu'ils ont des faiblesses.

Sans me laisser digérer tout ce qu'elle venait de m'apprendre, elle adjoignit.

— Je sais que Nabou Dia n'est pas ton vrai nom, et que, comme toutes les prostituées, tu l'as créé pour faire un peu plus sexy. Ici, ce ne sera pas le cas; donne- moi ton vrai nom.

— Je m'appelle Seynabou Diagne.

— Désormais ton propre nom te revient de plein droit. Seynabou Diagne sonne plus conforme avec ta nouvelle façon de te vêtir et ton nouveau mode de vie. Plus d'extravagance, ni dans le maquillage, ni dans le comportement et l'habillement. Je te prendrai comme ma fille; je te ferai travailler de telle sorte que tes études n'en souffriront pas.

Elle prit un sac, en sortit de l'argent et me le tendit.

— Prends ça; tu peux garder aussi les habits que tu portes, tu reviendras me voir demain, j'ai du travail pour toi.

Je ressemblais à une élève aux mains de sa maîtresse. En m'accompagnant au dehors, Adja Bintou me présenta à son mari : un vieillard, presque. Un homme de toute façon beaucoup plus âgé qu'elle. Il était assis sur une chaise pliante et s'échauffait au soleil, en égrenant son chapelet.

Les portes d'une nouvelle vie s'ouvraient à nouveau devant moi, mais quelle vie !

La prostituée vulgaire, comme l'appelle Adja Bintou, vend son corps comme une marchandise, certes, mais elle a son mot à dire à tout client qui oublie qu'il n'est rien d'autre que le client, d'un instant ou d'une nuit. La prostituée de classe, que je devenais, se doit d'être à la fois une esclave et une comédienne. Adja Bintou avait dit : *si tu sais jouer le jeu*. Ce n'était pas parler dans le vent. Il s'agissait, véritablement, de jouer le jeu avec ces personnes qui, malgré leur standing social, étaient de véritables déséquilibrés.

En sortant de chez Adja Bintou, j'ignorais complètement les raisons de mon engagement et de l'intérêt que me portait cette femme. Je l'avais, aussitôt, qualifiée de suceuse de pauvres. Mais je compris tout, le lendemain, lorsqu'elle me dit :

— Pour ton test d'entrée, je te confie un client très difficile. Il se plaint du niveau intellectuel trop bas des filles que je lui envoie. C'est un écrivain fort riche mais, comme tous mes clients, il se sent très seul. Il revient d'un long voyage. Je compte sur toi pour le maintenir sur la liste de mes clients, sinon mes concurrentes risquent de me le chiper.

Pressée, jusqu'à la pulpe...

Ma première rencontre avec l'écrivain devait avoir lieu dans le restaurant d'un grand hôtel. Il était assis devant un service copieux et écrivait, s'arrêtant de temps à autre, pour boire un coup. Lorsque je fus devant lui, il se leva et me salua comme s'il m'attendait depuis belle lurette.

— C'est Seynabou Diagne ?

— Oui, répondis-je étonnée.

— Prenez place, en attendant qu'on vous serve; lisez- moi ça et dites- moi ce que vous en pensez. Je viens d'une tournée à travers plusieurs pays africains. C'était pour les besoins d'un livre que je dois écrire incessamment, mais j'ai été tellement choqué par les difficultés de traversée des frontières, que je ne puis m'empêcher d'écrire ces mots à ce propos.

Il détacha de son bloc- notes la feuille sur laquelle il écrivait et me la tendit, j'y lus :

Je suis sorti de mon pays, pour entrer dans son pays.

Entre mon pays natal et mon pays d'origine, il n'y a aucune différence si ce n'est quelques bornes posées par les étrangers.

Eux vivent de part et d'autre de cette ligne de bornes.

Mais nous, victimes dont les cœurs ont été ces champs d'implantations, nous n'avons le droit que de rester chez nous.

Fruits amers de cette division, nous resterons chez nous.

Mais nous apprendrons à nos enfants à ne pas rester chez eux, à aller chez eux, à occuper tout ce qui leur appartient.

Nous leur apprendrons à connaître et à vivre la tendresse et les caresses de notre mère Afrique, qui est seule et une.

Nous avons vu des frères qui ont le même langage que nous, celui de la souffrance, de la privation, de l'exil, du martyre, des armes et des larmes.

Ils nous ont tendu les bras et les cœurs.

Nous leur avons donné notre sueur et notre sang.

C'est un Mariage à jamais scellé, une union de frères et de sœurs de même terre, de même mère.

Comme un chasseur aux aguets, il me réclama dès qu'il comprit que j'avais fini de lire.

-
- Alors, qu'est- ce que vous en pensez ?
- Je trouve que c'est bien dit, mais...
- Mais quoi ?
- Mais je me demande à qui vous l'adressez, Monsieur ?
- A vous, à moi, à tout le monde, expliqua- t- il.
- Alors, à mon humble avis, je pense que ce message a peu de chance d'être entendu par tout le monde.
- Pourquoi ?
- Parce que l'égoïsme et l'individualisme sont tellement dominants que chacun limite ses préoccupations à ses besoins immédiats, à son cadre de vie restreint.

Il me fixa avec un regard inquisiteur qui changea son visage en accentuant les replis de son front qui se prolongeait indéfiniment dans sa rare chevelure qui s'étiolait dans sa calvitie brillante sous les lampes multicolores du restaurant, puis dit :

- Nous sommes à la fin d'une année; j'ai préparé un papier en guise de conclusion pour un journal de la place qui me l'a demandé; tu peux aussi le lire, mais, d'après tes remarques, je pense qu'il n'a guère aucune chance d'émouvoir, car il est destiné à tout le monde.

Il sortit d'autres papiers de sa poche, les déplia et me les tendit. Dans le dernier; je lus :

... Fin d'une année dans laquelle nous mettons tout simplement un trait, mais un trait qui ne sera ni sale, ni sombre, ni gros, pour nous empêcher de lire à travers les lignes les événements qui ont marqué notre vie durant douze mois.

Une année dure, remplie d'événements.

Des évènements de tous ordres, gravitant autour de chaque personne. Des évènements que l'on peut résumer en ces termes : malhonnêteté, opulence, pauvreté, famine, calamité, guerre, intolérance culturelle, intolérance religieuse, racisme.

Nous ne comprendrons jamais pourquoi tant que L'homme avance dans la nature, tant que l'homme découvre de plus en plus les moyens de préserver cette nature qui est sa propre vie, il trouve et nourrit en même temps l'inextinguible besoin de la détruire, de la tuer ?

Existe-t-il dans l'histoire de l'humanité une période où les hommes ont été aussi barbares que celle actuelle ?

D'abord, l'homme tuait pour survivre, pour se défendre, pour s'affirmer pour défendre sa dignité ou son territoire.

Maintenant, l'homme tue sans savoir pourquoi. Et des victimes innocentes meurent tous les jours, sans raison.

Avant les soldats mouraient dans les guerres pour la défense de leur patrie, maintenant c'est les civiles, les femmes et les enfants qui périssent innocemment, déchiquetées par l'explosion des armes apocalyptiques des militaires zombies sous les ordres de politiciens antagonistes affamés de sang, uniquement mus par leur orgueil.

Nos têtes sont remplies de doctrines et de théories religieuses ou politiques;

Toutes ont le mérite de chercher - du moins le prétendent-elles - le bonheur de l'homme sur cette terre en braises.

Chacun veut et doit exister, mais pourquoi faut-il que ce soit à la condition que les autres disparaissent ?

Ne peut-il y avoir une cohabitation sur cette terre ?

Faut-il que les uns disparaissent parce que les autres ont raison ?

Qui a tort ?

Qui a raison ?

C'est la question à laquelle personne ne doit répondre, et qui sera reposée l'année prochaine...

Une belle serveuse s'amena, déposa soigneusement des plats devant moi et dit tout aimable :

— Madame a besoin d'autre chose ?

— Non, merci. Répondis-je.

Elle s'inclina gentiment et partit s'occuper des nombreux clients, tous certainement fort aisés, venus manger, comme nous, dans ce restaurant où tous les repas valaient, certainement, leur pesant d'or.

L'écrivain, qui n'avait pas cessé de me fixer, guettant mon appréciation qui tardait à venir, s'impacienta et demanda :

— Alors, il est bon ?

Faisant semblant de ne pas comprendre, je répondis bêtement :

— Vous voulez dire si le repas est bon ? Je ne l'ai pas encore goûté pour savoir, depuis mon arrivée je ne fais que lire.

L'écrivain entra dans une rage que seul notre entourage ne lui permettait pas de manifester, puis, se ressaisissant, il posa le

plat de sa main sur sa calvitie imposante, se caressa la tête jusqu'à la nuque, remit ses verres correcteurs en place sur son nez et dit :

- De toute façon, il ne peut être que bon; c'est un restaurant réputé pour ses repas de classe. Je ne te parle pas de ça, mais de mon papier.
- Ah ! Ton papier ? Oh, il est *comme le repas*.
- Tu es sérieuse ou tu te moques de moi ?
- Loin de là Monsieur ! Je veux dire que, comme le repas, il ne peut être que bon, parce que vous faites entièrement confiance à ce restaurant. Vos écrits ne peuvent être que bons, parce votre éditeur ou votre rédacteur, vous fait aveuglément confiance, en tant que grand écrivain.

Il me regarda un instant, puis esquissa un sourire approbateur en remuant la tête de haut en bas.

- Tu as raison, depuis que je m'appelle *écrivain célèbre*, ils s'arrachent mes papiers, même si c'est pour les insulter. Eux, ils ne cherchent qu'à bien vendre mes signatures, mais, pour toi, c'est autre chose, je veux ton avis.
- Mon avis est que vous avez éloquentement bien parlé; mais du point de vue des idées, je m'excuse, vous ne faites pas avancer la société. Certes, on ne vous demande pas de résoudre les problèmes à la place des autres, mais vous devez, comme tout citoyen, donner votre opinion; surtout, proposer des solutions applicables.
- Pourquoi prétendez- vous que je ne fais pas avancer la société avec mes écrits ?

— Par exemple, dans votre dernière phrase, vous avez dit que la question sera reposée l'année prochaine; donc, pour vous, et pour beaucoup, vous reconduirez les mêmes conclusions, en changeant uniquement de formulation. Et, d'ailleurs, regardez toutes ces personnes qui nous entourent et qui mangent tranquillement sous la lumière des chandelles; est-ce que, sincèrement, vous pensez qu'elles se posent ces questions, qu'elles se soucient vraiment du sort de leurs milliers de frères qui meurent dans les prisons, dans les guerres, les taudis, de maladie, de malnutrition, d'intolérance; vous le pensez vraiment ? Moi, non.

Ce fut un long silence; il me regarda comme s'il ne comprenait rien de ce que j'avais dit, puis s'adressa doucement à moi, comme s'il était désolé :

— Finis ton plat, nous rentrons.

Alors j'eus peur d'avoir exagéré dans mes propos révoltants. Je compris que je n'avais pas *joué le jeu* comme me l'avait dit Adja Bintou Faye et que ceci pouvait se retourner contre moi.

L'écrivain habitait seul, dans une grande villa, le long de la corniche. Une fois chez lui, il me demanda de me mettre toute nue. Lui, tout habillé, était assis à sa table de travail. Il écrivait en me regardant au-dessus de ses grosses lunettes de myope : pour lui, c'était une façon de se stimuler pour mieux travailler, pour faciliter son inspiration, pour faire couler ses idées. Il me faisait asseoir dans toutes les positions, me faisait parler, même si je n'en avais pas envie, me bombardait de questions souvent idiotes, et passait tout son temps à redemander les mêmes choses :

— Quel est ton avis sur ceci ?

— Quel est ton avis sur cela ?

— Pourquoi ceci, et pas cela ?

C'était les pires sévices que pouvait subir un humain.

Avec mes clients, je vendais simplement mon corps, mais avec cette nouvelle prostitution, dite de classe, je devais vendre mon corps et mon âme; j'étais devenue pire qu'une esclave, un objet dont on se servait pour satisfaire des vices.

La situation inconfortable dans laquelle je me trouvais, chaque fois que je *travillais* avec cet écrivain, n'était qu'une infime partie du sort que me réservaient mes divers clients. Je suis sûre que les femmes qui vivent, jusqu'à présent, de cette dépersonnalisation à outrance feraient tout pour trouver un sauveur et sortir des griffes de **ces fous qui pourtant sont très riches, criant partout les droits de la femme et son égalité avec l'homme. Mais ils n'ont pour moralité que leurs poches et leurs vices obscurs.**

Une nuit, n'en pouvant plus de me voir traiter de la sorte, à tout bout de nerfs, je me dressai toute nue sur le lit et criai :

— Même une esclave n'accepterait pas ce que vous me faites faire !

Je pensais être allée trop loin, cette fois- là, mais j'étais prête à endosser toutes mes responsabilités.

L'écrivain fut d'abord surpris de ma réaction; mais, pour un court instant, il se releva calmement et me dit, d'une voix presque paternelle :

— Habille- toi et viens près de moi, je vais tout t'expliquer.

Il me fit asseoir sur ses genoux, comme un père le ferait à sa fille, et commençait à parler.

— Tu sais, actuellement, on s'incline partout où je passe; je m'habille mieux que tout le monde; je suis nourri mieux que tout le monde; j'ai l'une des plus belles maisons à la ronde. Bref, on dit que je suis l'homme heureux que tout le monde souhaite être. Ceci, je vais te le dire tout de suite, ce n'est que mon aspect extérieur, et qui trompe.

Étonnée, je lui rétorquai :

— Qu'est- ce que ce discours a à voir avec ce que je viens de dire ?

Il se tut un instant et continua.

— Au début de ma carrière, j'avais épousé une femme avec qui j'avais presque fait les mêmes études. Du fait que mes parents étaient assez aisés, et n'avaient comme fils que moi, nous décidâmes, ma femme et moi, de vivre avec eux dans notre grande maison. Nous étions très heureux et vivions tous dans une parfaite harmonie familiale. Nous eûmes trois enfants : deux garçons et une fille. Nous ne sentions guère leur poids, et leur présence fut un véritable motif de satisfaction. Ils représentèrent de belles fleurs en éclosion, rayonnant sous le soleil du jardin de notre mariage.

Puis, me fixant tout d'un coup, l'écrivain changea sa voix, et parla comme s'il s'adressait à un élève;

— Tu sais pourquoi nos pères et nos grand- pères pouvaient se permettre d'épouser plusieurs femmes à la fois ? Parce que, tout simplement, le mariage se faisait dans un cadre

totallement opposé au nôtre. Le mariage n'était pas une affaire uniquement réservée à l'homme et à la femme; c'était l'affaire de tout le monde, et quand je dis tout le monde, je n'exagère en rien. La famille, c'était tout le monde, et ceci se prolongeait jusqu'en dehors de la grande concession. Quand une femme devait rejoindre son mari, on ne disait pas : « *une telle va fonder un foyer avec monsieur untel* », mais on disait « *une telle va rejoindre la concession de la famille X* ».

La différence se trouve entre les termes *fonder* et *rejoindre*. Dans le premier cas, on va fonder un foyer, dans le deuxième, on trouve déjà le foyer fondé; il s'agit de s'y intégrer, avec l'aide de tous les parents qui, déjà rompus dans l'art du ménage, facilitent l'intégration de la nouvelle venue, et participent activement à la vie du ménage, en intervenant dans l'éducation des enfants et dans les réconciliations, en cas de conflit entre les conjoints. Le code de la famille n'était pas un corps étranger, basé sur une logique qui n'a rien à voir avec les vraies réalités du mariage tel qu'il était pratiqué chez nous.

Ceci, je l'ai compris lorsque, successivement, mon père, puis ma mère, moururent. Seuls dans notre maison, notre amour sombra dans la lassitude, dans l'habitude, puis l'indifférence et, enfin, dans l'intolérance mutuelle.

Au début, je me laissais entraîner dans le sillage de ma femme. Après une forte prise de conscience en moi, je me décidai à la rappeler à la réalité, afin de sauver l'éducation de nos enfants. Il n'y avait rien à faire, et au lieu *du code du cœur, d'amour et de tolérance* que nous avaient laissé nos parents, elle préféra mettre entre nous le *code de la famille*, avec ses lois à la

mode qui soutirent au mariage le peu qui lui reste de l'héritage en sagesse, en patience, en respect, en désintéressement que nos parents avaient patiemment forgé à partir des expériences de toute une existence. Je fis tout mon possible, mais son statut de vice-présidente d'une association féminine qui luttait pour l'égalité entre les hommes et les femmes, ne me laissa aucune chance, et finit même par avoir raison de notre union, de notre amour. Bref, tout un arsenal de lois aidant, elle finit, en créant problème sur problème, par mettre fin à notre mariage.

Je n'avais rien compris de son attitude, mais tout fut clair lorsqu'après notre divorce, elle commença à sortir aussitôt avec son propre chef de service, qui était, en l'occurrence mon ami intime, et que, un mois après, ils se marièrent en grande cérémonie.

Dans ma solitude, je me posais des tas de questions, qui furent sans réponses pour moi, parce que je ne trouvais leur explication nulle part.

Je compris que j'étais victime d'une femme pour qui j'étais prêt à tout perdre.

Je ne pus m'empêcher de voir, à travers elle, toutes les femmes du monde, et à tort, mais consciemment, je refusai de renouveler mon expérience en épousant une autre femme...

Il se tut.

— Alors ? Lui dis-je.

— Alors je me les paye selon mon plaisir et je les oblige à satisfaire les désirs que je n'ai jamais pu assouvir avec ma femme.

-
- C'est une vengeance, si je comprends bien ?
 - Appelle- le comme tu veux, mais c'est plus profond que cela !
 - De toute façon ce ne sera pas loin du mot vengeance, mais quoi qu'il en soit vous ne l'exercez pas sur la personne coupable.
 - C'est vrai, je m'en suis rendu compte quelque temps après, mais je ne pouvais plus m'arrêter, et je trouvais en cette forme de vie toute une substitution à ce qui me manquait.
 - Même s'il faut, chaque fois, faire des victimes sur **l'autel** de vos satisfactions ? Vous êtes malheureux, certes, mais toutes les personnes qui se plient à vos désirs à cause de votre argent et non par amour, sont beaucoup plus malheureuses, et leur malheur ne trouve aucune solution dans leur vie.
 - Et l'argent que nous vous remettons ?
 - **Oui, l'argent, c'est le lien insidieux et douloureux qui nous attache à vous. Cet argent doucereux dont nous avons besoin pour nous réchauffer, mais qui nous brûle les doigts et finira, tôt ou tard, par nous consumer. Il vous donne le droit de nous parler, de nous manipuler, de nous presser, jusqu'au dernier suc; avant de nous jeter comme une orange, vidée de sa substance. Vous parlez de cet argent- là, qui est au début et à la fin de tous nos désappointements ?**

Il me regarda, un instant, puis me dit, très calmement :

- Range tes affaires et rentre chez toi. J'en ai assez pour aujourd'hui ! Rentre, je veux être seul !

Symbole et misère

Parmi mes clients, figurait un handicapé moteur, un homme d'une trentaine d'années, qui malgré des membres inférieurs qui ne le supportaient plus depuis son enfance, avait acquis, au cours des années, une bonne formation intellectuelle lui permettant de travailler et d'asseoir une certaine aisance autour de lui. Il se déplaçait dans une voiturette et vivait dans une maison où il avait tout adapté à sa mesure : pas d'escaliers, mais des pentes partout, pour permettre à sa chaise roulante de monter et de descendre sans effort inutile; pas d'encombrement, mais de l'espace dans toutes les pièces de sa vaste maison où il se déplaçait à l'aise. Tous les accessoires étaient à la portée de sa main; un monde pour lui, quoi !

Il avait l'habitude de me solliciter auprès d'Adja Bintou. Pourquoi ? Parce que je répondais parfaitement à ses désirs. Ses désirs étaient simples.

Il fallait que je mette pour tout habillement un sous-pagne d'intérieur appelé *béthio*, qui couvrait à peine mes cuisses et dont les deux pans se rejoignaient à peine devant moi. Je me mettais des *ferr* (ces chapelets de perles multicolores attachées autour de la taille), qui bruissaient au moindre mouvement. Je complétais ma parure par un gris-gris multicolore qui n'avait de valeur que de nom, et que je m'attachais juste au-dessous de mon genou. Pour décorer le carnaval qu'il m'imposait, il embau-mait toute la pièce d'une odeur d'encens, et, dans les volutes de la fumée, il me demandait de faire des va et vient, comme un paon en parade.

Souvent il allait même jusqu'à me demander de la prendre dans mes bras, comme une mère le ferait pour son enfant. Je me posais toujours des questions à propos de cet homme bizarre. Mais, m'étant habituée à ses comportements, et après l'avoir fait parler habilement, je compris enfin que ce qu'il me faisait faire était lié strictement à son passé.

Alors qu'il était étudiant, il avait décidé de passer sa première nuit avec une femme prostituée. A cause de son infirmité, il n'avait jamais réussi à lier amitié avec les jeunes filles de son âge, sinon pour être l'objet d'une pitié qu'elles manifestaient envers sa condition de vie difficile.

Novice qu'il était, il commit l'imprudence d'engager toutes ses économies en une seule fois. Sa dame, pour se faire payer, s'était déshabillée, dès son entrée dans la pièce remplie de fumée d'encens. Elle était harnachée exactement comme il me le faisait faire et se déhanchait par-ci, par-là, sous le regard lourd de désirs de l'infirmes, qui attendait impatiemment sur le lit.

Chaque fois qu'il l'invitait à venir le rejoindre dans le lit, elle exigeait de l'argent et bientôt, lorsqu'elle sentit qu'il n'avait plus un sou sur lui, elle sortit et referma la porte derrière elle, le laissant seul toute la nuit.

Vers l'aube, l'infirmes qui ne voulait pas devenir l'objet de la raillerie de ses camarades, sortit honteux et bredouille. Mais il garda en tête le souvenir de cette expérience ignominieuse où, pour la première de sa vie, il s'approcha de si près d'une femme nue.

J'appris aussi, par les discussions habiles que j'entretenais avec lui, que s'il me demandait de le porter souvent dans ses bras

comme une mère, c'est parce que, dans sa jeunesse, à cause de son physique, il n'avait jamais connu la chaleur maternelle, même si ses parents étaient riches.

Un jour, comme cela m'arrivait dans mes moments d'énervement, je lui dis avec agressivité :

— Je me demande comment ton statut de « *Président de l'Association de Bienfaisance pour les enfants atteints de Poliomyélite* » peut aller de pair avec tes agissements ?

Il me cria violemment :

— Ca n'a rien à voir !

— Moi je pense que si !

— Pourquoi ?

— Parce qu'on a pitié une fois pour toutes et pas à demi- mesure.

— Justement, pour moi, il ne s'agit pas de pitié, mais d'autre chose.

— Quelle autre chose ?

— Je vais tout te dire : à ma naissance, j'étais comme tous les enfants du monde, avec mes deux pieds et mes deux mains en parfaite état. Ma mère était employée dans une agence de communication, elle était riche, jeune et belle. Elle tenait beaucoup plus à conserver sa beauté, pour attirer le regard des autres, qu'à mon bien- être. Elle croyait fermement à l'argent, et se disait que tout pouvait s'obtenir grâce à sa richesse. Je connus peu le lait maternel, parce que ma mère me nourrissait au biberon, pour garder sa belle poitrine; de plus, elle payait une bonne, qui s'occupait spécialement de

moi. Moi, j'avais besoin d'autre chose pour vivre une enfance heureuse, et toutes ces commodités tant enviées qui m'entouraient, ne pouvaient me l'octroyer.

Mon père avait trois femmes et passait la nuit chez nous, une ou deux fois par semaine. Le peu de temps que je le voyais, il était toujours penché sur des piles de dossiers qu'il décortiquait minutieusement avec ses grosses lunettes comme **un singe qui épouille sa conjointe**. C'était à croire que son boulot représentait sa seule raison d'être; son entourage existait peu pour lui.

Alors que je marchais parfaitement, c'est vers ma quatrième année qu'une nuit, je fus terrassé par une forte fièvre.

Le lendemain, ma mère préoccupée par ses rendez-vous, négligea mes maux et demanda à la bonne de me conduire chez le médecin. Ce dernier m'ausculta, et l'hivernage aidant, avec ses moustiques, il conclut son diagnostic par un simple paludisme.

On me fit plusieurs injections de quinimax. Ma température baissa et revint à la normale. Tout sembla rentrer dans l'ordre, mais c'était un leurre. La vraie maladie, qui était la redoutable poliomyélite, avait profité de cette erreur pour détruire ce qui faisait la force de mes pieds, sans faire apparaître de signes extérieurs de fièvre.

Lorsque la maladie se révéla, elle fut foudroyante; mes pieds ne m'appartenaient plus. Alors, au lieu de se souvenir que je n'avais jamais auparavant été vacciné pour être préservé contre ces maladies évitables; au lieu de se rappeler que je n'avais jamais été l'objet d'aucune attention de leur part, mes

parents s'attaquèrent directement au médecin, en disant qu'il avait *raté sa piqûre en perforant mes nerfs*. Cela était totalement faux et absurde. On m'éleva avec cette idée de *victime de médecin*, et je grandis en nourrissant l'espoir de pouvoir me venger un jour sur cet homme en blanc qui venait de me rendre handicapé à jamais.

Les années succédèrent aux années. J'étais devenu un adolescent mais je roulais sur une voiturette avec mon handicap qui faisait désormais parti de ma vie.

Un jour, pour les besoins d'un certificat de visite et contre-visite qui devait me permettre de postuler à un examen, le hasard fit que le même médecin, à ma grande surprise, devait me consulter. Je fus encore beaucoup plus surpris lorsqu'il m'appela par mon nom et ajouta :

— Ne t'étonne pas; malgré ton âge, je te reconnais très bien, car tu fais partie des malades que je n'oublierai jamais de ma vie de médecin.

Je fus pris de rage, et me traînant jusqu'à lui, je lui criai à la figure :

— En effet, après m'avoir mis dans l'état où je me trouve aujourd'hui, c'est sûr que vous ne pouvez pas oublier si facilement !

Il se releva, écarquilla les yeux, puis, un instant après, détendit son visage et dit :

— Je sais; c'est une fois de plus la fameuse histoire de « *piqûre ratée* ». Ne crois pas à cette **éphéméride** à dormir debout, toi au moins, tu es instruit.

Puis, me regardant dans les yeux, il continua :

— Tu sais, toi et des milliers d'autres jeunes, vous auriez pu, pour peu, échapper à cette situation pénible. Il aurait suffi, tout simplement, d'un vaccin contre la poliomyélite. C'est la faute de tes parents, pas la mienne. Moi qui te parle, de même que les autres parents, nous n'avons plus le droit de rendre malheureux nos enfants, par simple négligence. Car si nous, les adultes, n'avions pas la chance d'avoir facilement les moyens préventifs quand nous étions enfants, maintenant, pour ceux d'aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Je n'y suis pour rien mon fils. Pour toi, c'est irréversible; mais pour les autres enfants qui n'ont pas atteint ce point de non-retour, je me consacre corps et âme à leur sauvegarde. Tu es le symbole même de la négligence de certains parents, qui oublie que, dès que l'on accepte de se marier et de faire des enfants, on accepte implicitement, aussi, de se sacrifier pour perpétuer une génération, et qu'on a le devoir impérieux, à tout point de vue, de leur rendre la vie meilleure.

Dans le discours du médecin, je ne retins qu'un seul mot : symbole. « *Tu es le symbole même de la négligence de certains parents* ». Ce mot « *symbole* » me plaisait; même si je ne l'étais pas, je devais l'être, parmi tant d'autres victimes du même sort que moi.

Durant toutes mes années d'études, je m'appliquais, par ma voix et mon savoir, à hisser ce *symbole* et à lui donner un sens; mais j'étais un handicapé, et ceci n'était pas négligeable, dans une société comme la nôtre. Rien n'était fait à nos mesures. Je finis par faire un retour à la réalité qui prévalait, et, à la suite de toute mon expérience, je décidai de créer

l'association, qui, par son nom- même, prend acte de la lutte perdue d'avance dans la réinsertion de ces êtres dont l'existence n'était pas prévue.

- Lutte perdue d'avance ? Et pourquoi créer une association qui ne doit servir à rien ? Lui dis- je.
- Nous servons à quelque chose : nous représentons un symbole aux yeux de tout le monde, le symbole de l'impuissance, au même titre que les nombreuses associations de bienfaisance et d'entraide, qui n'ont de valeur que leur nom.
- Vous ne croyez donc pas à la charité ? Lui dis- je, sans soupçonner la réaction qui allait s'en suivre.

Il crispa son visage, se pencha vers moi, comme pour bondir :

- De quelle charité parles- tu ? De celle qui consiste à s'asseoir sur un tas de millions, et à lancer dédaigneusement une pièce de monnaie dans la main des pauvres qui se tend vers vous ? De celle qui consiste à donner quelques morceaux de sucre, ou une poignée de riz, ou de mil, à un aveugle uniquement pour éloigner le mauvais sort ? De celle qui consiste à donner quelques caisses de haillons ou de médicaments, pour se faire un nom à travers la presse ? Ou bien parles- tu de cette forme de charité que l'on annonce avec ostentation à travers la presse internationale et qui se termine, après beaucoup de boucan, par deux ou trois kilogrammes de céréales par pauvre et pour un an ? Je t'en prie, il n'existe pas de charité comme tu le penses. Il existe des riches et des pauvres; des riches qui donnent juste ce qu'il faut, pour maintenir et confirmer leur position de riches, et des pauvres qui reçoivent juste ce qui suffit, pour que leur état persiste et qu'ils

acceptent leur condition de pauvres. C'est fort simple : les uns n'existent que pour mettre en évidence la présence des autres.

Le mbaxal

Si les Anglais ont leur *party* et les Français leur *bal*, pour se regrouper entre amis, danser et manger dans la joie, nous, nous avons le *mbaxal*, avec des mets préparés (à l'origine très simple) à base de riz- sans huile- et de poisson. La consommation de ce mets constitue une occasion de se retrouver entre membres d'un groupe, ou entre amis, et revêt une ambiance telle que le mot *mbaxal* est devenu synonyme de retrouvailles joyeuses.

Adja Bintou, sans nous révéler ses intentions, avait organisé un *mbaxal* chez elle. Il y avait, ce jour- là, un certain nombre de filles qui travaillaient pour elle, et que je n'avais jamais vues auparavant. Elles étaient toutes très belles, et ne ressemblaient en rien à des prostituées car non seulement elles affichaient une certaine aisance, mais aussi nombre d'entre elles avaient garé une voiture devant le portail de Adja Bintou. Quelques- unes représentaient ce que l'on appelait les *voyageuses*. Il y en avait deux sortes.

Les premières voyageaient effectivement, et sortaient du pays sous prétexte d'aller acheter de la marchandise. Mais, en réalité, il s'agissait tout simplement de rendez- vous créés par Adja. Les femmes mariées, le plus souvent, allaient dans des pays étrangers pour accompagner des gens - comme les grands commerçants qui devaient séjourner pendant un certain temps à l'extérieur.

D'autres fois, il s'agissait de répondre à la demande de services de la place dont les responsables s'adressaient souvent à Adja

pour avoir des femmes pouvant satisfaire les désirs de clients particuliers, à la recherche d'exotisme.

A leur retour au pays, après un voyage réel ou supposé, ces femmes arrivaient avec trois ou quatre valises remplies de jeans, de chaussures, de chemises, de tissus et d'effets de toilette qu'elles vendaient à crédit, de maison en maison, ou de bureau en bureau.

Avant de bien comprendre ce système, je me posais toujours la question de savoir comment on peut, pour aller jusqu'en Europe et quelquefois au-delà, se payer un billet d'avion aller et retour, faire un séjour de dix à quinze jours et, souvent même, un mois dans les hôtels, revenir avec une ou deux valises de marchandises que l'on vend difficilement à crédit après avoir payé la douane, et s'en sortir avec un bénéfice ?

Les autres ne voyageaient pas du tout. Quand le rendez-vous était fixé par Adja, elles commençaient par avertir leur mari, leurs familles et leurs amis qu'elles allaient en voyage tel jour à destination de tel pays. Le jour choisi, elles partaient de chez elles accompagnées d'une amie, pour mieux faire semblant, se dirigeaient en taxi, ou avec la voiture de l'amie, vers l'aéroport mais ne s'y arrêtaient jamais que quelques minutes, le temps d'écarter tout soupçon. Leur vraie destination était un des hôtels de Dakar, de la Petite Côte, ou tout simplement un des hôtels de l'intérieur du pays.

Une réservation étant faite en leur nom, elles prenaient aussitôt une chambre et s'installaient en attendant le client, qui pouvait être aussi bien un étranger que quelqu'un du pays.

S'il s'agissait d'un étranger, c'était le plus souvent un homme d'affaires à qui ses hôtes, qui avaient tout organisé, voulaient faire goûter la couleur locale, pour mieux faciliter les négociations et rendre son séjour agréable. Mais, s'il s'agissait d'un client du pays, c'était souvent quelqu'un qui vivait avec sa famille et qui, pour éviter des problèmes, étalait ses rencontres avec la femme sur une durée allant de quinze jours à un mois. Cependant, il ne restait auprès d'elle que selon le temps dont il disposait chaque fois qu'il venait la voir. Ainsi il pouvait venir pour deux ou trois heures, comme il pouvait rester un ou deux jours dans la chambre qu'occupait la femme. Tout était réglé à l'avance : les repas, les services, etc. Avant la fin de son séjour, la « voyageuse » prenait le soin de se faire acheter une ou deux valises de marchandises à *Sandaga* où l'on vend tout ce que l'on peut trouver en France ou en Italie, et, pour que le tour soit sans faille, on téléphonait chez soi ou on chargeait son amie de dire qu'on serait de retour dans peu de temps, sans préciser la date et l'heure; et, un beau jour, on descendait d'un taxi avec des marchandises flambant neuf, ou bien on déclarait que les bagages arriveraient par frêt.

Ce commerce qu'elles faisaient n'était souvent rien d'autre qu'un moyen de justifier une opulence acquise autrement et, surtout, c'était un bon prétexte pour quitter leur mari pendant longtemps, sans l'inquiéter. D'ailleurs, ce n'était même pas les maris qui posaient problème; c'était l'opinion des autres, qui seraient tentés de taxer ces hommes de faibles, si cet alibi n'existait pas. Car les maris fermaient les yeux sur les activités de leurs femmes, qui souvent assuraient les dépenses de la famille.

Tous les invités étaient déjà là. Les seuls hommes présents étaient les serveurs et les cuisiniers qui sans aucun doute, rien que par leur habillement, leurs manières de marcher et de s'exprimer, étaient tous des homosexuels. On dansait gaiement au son d'une musique fortement dominée par les roulements entraînants du *tama* ou tambour d'aisselle et on ne s'asseyait que pour boire un verre de gingembre, à la saveur brûlante et aromatique.

Adja Bintou était installée sur le canapé, à côté d'une belle dame, et devisait avec elle, en nous regardant.

Vers la tombée du jour, le *mbaxal* fumant et fortement épicé fut servi par les homosexuels qui l'avaient préparé. Ensuite, ce fut un bon jus de *Bissap* à la menthe, avant que la musique et les danses ne commencent; mais, cette fois, les rythmes endiablés du *tama* faisaient place à une musique douce. Il n'y avait pas d'hommes, il fallait donc danser entre nous.

Les couples de filles se formèrent; la belle dame qui était à côté d'Adja et qui, tout au long de la soirée, était entourée d'honneurs et d'égarde particuliers, se leva et me choisit comme cavalière. D'un geste d'Adja, une lumière rouge tamisée remplaça les lampes vives qui éclairaient la salle, donnant ainsi une note de *night-club* à notre danse.

Pour moi, tout était dans le cadre du jeu, mais quelle ne fut ma surprise, lorsque la dame me serra contre elle, et commença à me caresser. J'étais complètement déroutée et ne savais que faire. Puis j'entrai dans le jeu en la caressant à mon tour. Alors elle prit des attitudes bizarres que je devinais à travers

l'obscurité, et se mit à trembler de tout son corps. Elle interrompit aussitôt la danse, et sortit de la salle, suivie d'Adja.

Quelques instants après, Adja revint et mit fin au *mbaxal*, avant de me demander de l'attendre dans le salon.

Alors je compris que la dame en question était une cliente, mais une cliente spéciale et, cela, je l'ai su lorsque le moment vint de l'accompagner chez elle, pour y passer la nuit.

Elle habitait une fort belle maison, coquette, aménagée avec beaucoup de goût. Il n'y avait personne, parce qu'elle avait pris soin de donner congé à ses domestiques. C'est ce qu'elle fit, chaque fois que nous devions nous voir chez elle.

Je n'aurai jamais assez de mots pour parler de l'expérience que j'ai vécue avec cette dame. Pour être terre à terre, je dirais que l'on faisait l'amour au féminin, l'amour entre deux femmes. Si nos rapports étaient, pour moi, fades et m'obligeaient à jouer une comédie, exactement comme le voulait Adja, pour elle, c'était des moments de jouissance allant jusqu'à l'évanouissement. Au début de notre relation, je manifestais un grand respect pour elle, pour son argent, pour sa belle maison; mais à force d'être ensemble, elle avait fini par être un objet entre mes mains.

C'est avec elle que j'ai compris combien il est dangereux d'être esclave de ses désirs, car on devient, aussitôt, esclave du pourvoyeur de ses plaisirs.

Au début, j'étais tout simplement une employée, qui faisait un travail bien déterminé; ensuite, je compris qu'elle devenait de plus en plus tributaire de ma personne.

Une fois dans la maison, je l'envoyais prendre ceci, ou cela, ou chercher de l'eau, et à la fin, si je n'avais pas pitié de cette femme, que je prenais pour une folle, j'aurais pu lui prendre tous ses biens, car elle en était arrivée au point où elle ne me refusait rien. J'avais réellement pitié d'elle et un jour, je lui ai demandé pourquoi elle ne pouvait pas vivre avec un homme. Elle me répondit sèchement :

— Je n'aime pas les hommes; je les trouve **rustres**, sales et égoïstes.

Je n'en revenais pas, et jamais, elle n'avait voulu aller plus loin pour me permettre de la comprendre.

Un dimanche matin, après une nuit folle pour elle et harassante pour moi, nous dormions l'une dans les bras de l'autre. Vers neuf heures nous fûmes réveillés par un appel insistant du téléphone. La dame se leva nonchalamment en baillant; elle décrocha, et puis, après un *allo, qui est à l'appareil ?*, se redressa aussitôt et écarquilla les yeux de stupeur. Elle venait d'entendre quelque chose auquel elle ne s'attendait pas.

Elle s'accrocha à l'appareil, comme pour éviter de le laisser tomber de ses mains tremblantes, et répondit, avec une voix qui en disait long sur ce qu'elle sentait.

— Non, ce n'est possible ce n'est pas toi ?... C'est un rêve tu me reviens ?... Je t'en prie, tout de suite ! Ma porte te sera toujours ouverte Je n'aime que toi au monde Tu sais, tu m'as fait beaucoup de mal. Mais j'ai tout oublié Je suis prête à tout laisser et à vivre avec toi. Actuellement, j'ai tout ce qu'il me faut pour vivre aisément. Je t'en prie, reviens- moi, je suis prête à te donner tout ce que je possède, rien que pour être à

côté de toi Quand ?... Ce soir ?... D'accord, je t'attends impatientement Je t'embrasse...

Puis elle raccrocha et se tourna vers moi. J'étais à la fois surprise et pressée de connaître la personne qui la mettait dans un tel état. Alors je lui demandais :

- C'est ton mari ?
- Non, c'est au contraire la femme qui m'a libérée de l'emprise de mon mari.
- Comment libérée ? Et une femme encore ?
- C'est trop long à expliquer, mais sache que lorsque mon mari, exaspéré par nos rencontres, me demanda de choisir entre lui et elle, j'ai préféré perdre mon mari et vivre avec celle qui m'a appris et m'a fait connaître le plaisir et la tendresse. Tu n'étais là que pour la remplacer. Maintenant qu'elle me revient, je te prie de te préparer rapidement et de partir. Il ne faudrait pas qu'elle te trouve ici. Regarde dans mon sac, il y a de l'argent prends tout, je suis satisfaite de toi. J'espère qu'on aura l'occasion de se retrouver.

Quand Adja fut mise au courant, elle entra dans une grande colère et dit :

- Cette diablesse vient de me prendre une autre de mes clientes, mais je crois qu'elle l'abandonnera, comme les autres, une fois qu'elle n'aura plus rien à lui offrir. C'est une vraie démons, cette voleuse de femmes. Vous savez ce qu'elle fait, elle est aussi intelligente que malhonnête, et comme une hyène qui ne s'attaque qu'aux bêtes blessées, elle attend que des femmes riches, mais faibles, se trouvent dans des difficultés

avec leur mari pour les aborder, les attirer, par des *mbaxal*, des sorties, des bals où ne sont présentes que des femmes ou des homosexuels, avant de les entraîner et de les habituer à des rapports entre femmes. Elle ne réussit pas toujours, parce que beaucoup de femmes se rendent rapidement compte de son jeu, et s'éloignent d'elle; mais, si une victime comme cette folle tombe amoureuse d'elle (car c'est bien ce qui se passe), elle commence par la séparer des hommes, et lui faire détester le genre masculin, pour avoir une meilleure emprise sur elle, et l'exploiter, jusqu'à ce qu'elle en trouve une autre.

Elle est très aisée, et ne vit que de cela. Voilà qu'elle revient auprès de cette malade qu'elle a rendue folle. Et, pourtant, elle l'avait abandonnée à cause d'une autre, qui était beaucoup plus riche qu'elle.

J'écoutais Adja, sans rien comprendre de ce qu'elle disait, parce que je ne m'imaginai pas qu'une chose pareille puisse se passer dans notre société.

Ceux d'en haut

Un jour, Adja Bintou me trouva un nouveau client qui, me disait- elle, était d'un genre particulier, parce que, haute personnalité, très influente dans son entourage ! Il pouvait mettre fin à mes ennuis, si, toutefois, je me montrais gentille à son égard.

Ce client devait venir me prendre chez Adja même, à quatre heures de l'après- midi. C'était un samedi, mais, malgré tout, l'heure, m'étonna, car, dans ce genre de métier, les rendez- vous avaient lieu le plus souvent la nuit.

A quatre heures pile, pas une minute de plus ou moins, une belle CX se gara devant la porte; à croire qu'elle était en embuscade au coin de la rue. Adja Bintou regarda par la fenêtre et me dit :

– Voilà la voiture du client. Il doit être vraiment pressé pour voir celle dont je lui ai tant parlé en bien. Va, ma fille, et bonne chance, finit- elle par dire avec un œil **espiègle** qu'elle fit cligner **subrepticement**.

La voiture climatisée démarra aussitôt. L'homme qui la conduisait, apparemment jeune, était très beau. On aurait pu croire qu'il allait à une réception, tellement il était bien habillé : costume élégant et impeccable, chemise blanche au col tout droit, cravate assortie aux chaussures, qui paraissaient n'avoir jamais été mises pour la marche. L'homme était souriant et jetait sur moi, de temps à autre, des regards qui en disaient long sur ses désirs. Alors, sans hésiter, je me laissais faire en m'approchant de plus en plus de lui. Il finit par ne plus tenir le volant qu'avec une seule main, et posa l'autre sur ma cuisse. Sa main droite me

caressa longuement, puis, tout d'un coup, il s'arrêta hors de la route, juste sous un arbre. L'endroit était bien choisi; il n'y avait personne aux alentours. Il mit le frein de sécurité, souleva les vitres et fit basculer la chaise sur laquelle j'étais assise, avant de s'étendre sur moi. Il m'embrassa, et me caressa un bon moment, avant de dire d'un ton moqueur :

— C'est dommage que cela ne puisse pas durer. Partons vite, le patron risque de s'énerver, il n'aime pas les retards.

Je venais de comprendre, mais trop tard, que cet homme n'était pas en fait le patron que je devais rencontrer, mais uniquement son chauffeur, ni plus ni moins. J'ai été dupe de l'habillement qu'il portait. Au chic du vêtement, j'avais associé la qualité de « patron » : cette fois, ce n'était pas vrai.

Mais, compte tenu des impondérables qui pimentent quotidiennement notre métier, après un bref moment d'énervement manifeste et de dégoût prononcé, je me ressaisis et en conclus que, si le chauffeur était aussi bien habillé, je devais me demander ce que pouvait être son patron.

Alors, je me mis à rêver à mon futur homme, en essayant d'oublier au maximum le chauffeur dégoûtant qui volait les biens et l'allure de son patron. Ce personnage était abject à mes yeux, parce que même s'il était bien habillé, il ne s'appelait plus patron, mais uniquement *chauffeur* et il était prêt à abuser de mon ignorance s'il n'était pas pressé par le temps : **les rapports humains pour moi avaient complètement changé de valeur; ils ne se mesuraient plus en amour, mais en titre, en argent.**

Le chauffeur contourna une longue file de voitures stationnées devant un beau portail, richement décoré, puis s'immobilisa

devant une petite porte. J'entrai dans la villa par celle-ci. Pas l'ombre d'un doute, l'homme que je suivais évitait de me faire voir, et, comme s'il avait compris mon étonnement, il dit :

— Le patron est en réunion; mais il ne tardera pas à s'occuper bientôt de toi.

Par un couloir, que je ne m'imaginai pas dans cette belle villa, il m'introduisit dans une chambre luxueuse.

De toute évidence, je pouvais certifier que tous les meubles qui s'y trouvaient étaient d'importation lointaine. Depuis le lit en bois précieux finement sculpté, jusqu'au miroir richement cerclé d'or, tout puait l'aisance et la richesse.

Je me débarrassai de mon sac, du châle qui me couvrait les épaules puis j'enlevais mes chaussures pas par politesse, mais parce que je ne pouvais résister à la tentation de marcher sur cette moquette épaisse qui recouvrait tout le sol de la chambre. Mes pieds s'y enfouissaient, et je sentais un bien-être indescriptible, comme si je marchais sur un nuage. J'avais complètement oublié la présence du chauffeur, qui, du reste, ne m'intéressait plus. L'homme qui n'avait pas cessé de me regarder sourit et me dit : - Pendant que tu y es, profite-en; déshabille-toi, et mets-toi à l'aise. Le patron ne tardera pas. Pour une fois, ne serait-ce aujourd'hui, j'aimerais bien être à sa place, auprès d'une aussi belle créature.

La porte se referma. Seule au milieu de cet univers de rêve, je me disais que, pour une fois de ma vie, je devais en profiter au maximum comme me l'a suggéré le chauffeur. Mais je pensais aussi que je devais taire mes remarques intempestives et faire bouchée double pour mériter l'estime de mon client.

Je me déshabillai complètement, faisant confiance à mon beau corps qui, dans des circonstances pareilles, avait toujours donné entière satisfaction. Confiante et rêveuse, je me mis sous les draps de soie bleu ciel, qui sentaient très bon.

Lorsque je fus confortablement installée dans le lit, la tête bien callée dans un oreiller moelleux, quelque chose attira mon attention : des voix qui semblaient venir d'une réunion me parvenaient. Je mourais d'envie de savoir ce que ces messieurs et dames, qui avaient de si belles voitures, pouvaient bien se dire.

Alors, je me levai, j'entrebâillai la porte pour bien entendre les discussions. Une lumière vive profitait de l'interstice pour envahir une partie de la chambre rendant blême la douce lumière tamisée qui feutraient l'atmosphère de la chambre.

Le mot *femme* revenait constamment dans les propos des intervenants. On parlait de la grandeur de la femme, de son rang important, du rôle inestimable qu'elle joue dans la société, de la façon dont on doit revaloriser son statut, etc. Les paroles sortaient aisément dans un langage presque poétique que l'on pouvait trouver dans n'importe quelle revue de la place, ou entendre dans n'importe quel discours à la radio.

Après un court silence, une voix s'éleva. C'était apparemment la voix de celui qui semblait être le chef de l'assistance; peut-être le propriétaire de la maison, certainement l'homme que j'attendais.

Mais à peine avait-il commencé que quelque chose me fit sursauter. Je ne savais pas quoi, cependant cette voix ne m'était pas inconnue. Je ne voyais pas l'homme qui parlait; mais quelque chose dans cette voix m'était familier.

— Mesdames, Messieurs, pour conclure, je tiens d'abord à vous remercier, avant de vous dire que vous êtes des élus dont les populations doivent être fières. Je ne me lasserai jamais de recevoir votre concours et vos suggestions. Vos électeurs ont besoin de changement et, particulièrement, les femmes qui sont l'objet de notre thème de discussion d'aujourd'hui. Nul n'ignore, ici, toutes les peines que j'endure pour leur bien-être moral et social. Je me saignerai jusqu'à la dernière goutte de sang pour qu'elles ne soient pas malheureuses. Nous leur devons aide et protection, mais, surtout, respect; beaucoup de respect, et elles le méritent entièrement. Si tout le monde faisait comme nous, ici réunis, il n'y aurait plus une seule malheureuse dans ce monde Je vous remercie infiniment et je lève la séance.

L'assistance applaudit, mais timidement; ce qui signifiait pour elle, que rien de ce discours tonitruant ne la touchait, et qu'elle applaudissait parce qu'elle ne pouvait faire autrement, sinon ce serait contre la loi qui veut qu'on applaudisse après le discours d'un chef, même si c'est fade, insipide.

Au moment où l'homme semblait accompagner ses invités, mettant ainsi fin à la réunion, ma muse se réveilla, et je retirai de mon sac mon CPS. J'y griffonnai avec un crayon ces quelques mots :

Les élus

Les projecteurs de l'indifférence

Se sont allumés sur la piste de leur vie.

Cirque sans complaisance

Où l'argent dompte l'homme

Où l'on est observateur et observé impuissant

Au milieu des clowns qui cherchent à se faire rire

Avec leurs propres applaudissements...

Je ne pus terminer, car l'homme que j'attendais semblait revenir. Je cachai prestement mon CPS dans mon sac, et je m'étendis sur le lit.

Des pas s'approchèrent de la porte que j'avais refermée; une main la poussa, mais juste au moment où elle allait s'ouvrir pour laisser passer mon homme, une voix de femme héla.

— Pardon, El Hadj Assane, j'ai oublié dans le salon mes clefs !

La main, dans un mouvement de recul tira sur le loquet de la porte qui se referma aussitôt et l'homme dit, dans un langage beaucoup plus espiègle que familier :

— Je crois vraiment que ta nouvelle coépouse te tracasse au point que tu en perds complètement la tête ! Voilà la troisième fois que tu oublies quelque chose chez moi après nos réunions, à moins que...

Les pas de la femme s'approchèrent, de plus en plus près, puis elle dit d'une voix douce et guilleret.

— A moins que j'y trouve un plaisir, et que je veuille rester un peu plus auprès de toi; ne te gêne pas, tu n'es plus un enfant, et je sais que ta femme est allée en voyage.

L'homme éclata de rire et poursuivit sur le même ton :

-
- Ce n'est pas étonnant d'après le regard avec lequel tu me dévores pendant nos réunions.
 - Oui, mais continuons la discussion dans la chambre; je t'expliquerai certaines choses dans la vie d'une femme qui partage son mari avec une coépouse.

Tenant toujours le poignet de la porte comme pour l'empêcher d'entrer dans la chambre, l'homme changea d'intonation et répondit gentiment.

- Je veux bien, mais ce sera pour une prochaine fois; si tu veux, à l'hôtel, dans la même chambre que la première fois, et à la même heure.
- Mais ta femme n'est pas là, et tu es seul. Pourquoi pas aujourd'hui ?
- Non, pour aujourd'hui, ce n'est pas possible, j'ai un procès-verbal à dresser pour le chef, et tu sais que c'est quelqu'un qui n'aime pas entendre... Au fait, tu as été brillante, lors de tes interventions au cours de la réunion, à chaque fois que tu parlais, tu touchais du doigt les vrais problèmes de la femme. Comment as-tu fait ? D'habitude tu n'interviens que pour chanter les éloges de quelqu'un; en plus nul n'ignore que ton charme est pour beaucoup dans ta réussite et ton statut actuel.

Elle sortit de son sac à main un journal et le tendit à l'homme.

- On ne peut vraiment rien te cacher, sacré El Hadji Assane. Voilà ma recette : c'est une revue qui parle uniquement des problèmes féminins. Je te la donne, ça peut toujours te servir pour ton procès-verbal de demain.

-
- Merci, Adja, tu viens de me donner un outil de travail très précieux. Et n'oublie pas le rendez- vous.
- Je ne le manquerai pas; les prétextes, on en trouve toujours, nous, les femmes.

La femme s'éloigna. L'homme attendit encore un instant; le temps qu'une voiture démarre, et il poussa la porte.

Fruits du mépris et de la haine

Ce n'est pas possible : je dois être en train de rêver, non, ce n'est pas possible ! La voix que j'entendais et que je qualifiais de familière, cet *El Hadji Assane*, qui ne me rappelait pourtant rien, cette maison somptueuse, cette chambre luxueuse où j'étais, ce lit moelleux sur lequel j'étais étendue toute nue, tout, tout appartenait à Azou, mon Professeur, mon amant, le père de mon fils, mon Azou.

Le vide s'installa dans ma tête, je fus incapable de bouger sous l'effet de la désagréable surprise qui venait de s'abattre sur moi. J'aurais voulu me lever brusquement, couvrir rapidement mon corps, crier sur cet homme ignoble, lui cracher à la figure, lui griffer les yeux, le rouler dans la poussière, le maculer de son propre sang, le découper en morceaux. Mais je ne comprenais rien de ce qui me retenait toute nue sur le lit.

J'étais là, les yeux fixés sur je ne sais quoi. L'être hideux que je me refusais même à prendre pour Azou, entra dans la chambre. Il ne prit même pas la peine de me regarder ou de me saluer. Il constata uniquement que j'étais là, par un rapide coup d'œil, puis ses yeux se fixèrent sur la revue qu'il tenait d'une main et qu'il feuilletait de l'autre.

Il ne parla pas; la revue était beaucoup plus importante que moi. Il se débarrassa de sa veste, dénoua sa cravate, enleva sa chemise, s'assit sur le lit, et me tournant le dos, au lieu de se coucher, reprit la revue et recommença à lire. Ma présence ne le dérangeait nullement. Bien plus, le fait qu'il ignorait qui j'étais,

faisait qu'il se parlait à lui-même en lisant sa revue, et persifflait de temps à autre :

— Cette putain d'Adja ! Elle a dû apprendre tout ça par cœur ; c'est exactement les mêmes phrases qu'elle répétait au cours de la réunion. Quelle tricheuse !

J'avais envie de lui arracher la revue, de la lui enfoncer dans la bouche pour l'empêcher de crier, et de lui dire de regarder ce qu'il avait fait de moi. J'étais là, derrière lui, il lisait sans que ma présence le gêne le moins du monde. Et dire que c'est lui qui, tout à l'heure, parlait si bien du respect de la femme. Il lisait passionnément, sans savoir qu'une de ces épaves gisait là, derrière lui sur son lit.

Quelques instants après, il se leva, fit quelques pas, sortit de la poche de sa veste qui pendait un cigare, l'alluma avec un briquet en or, et revint s'asseoir à côté de moi, à la même place, en soupirant de satisfaction.

Son cigare dégageait une fumée âcre qui augmentait mon énervement et m'étouffait. Les yeux scotchés sur sa lecture, il restait ainsi plus d'une demi-heure, sans même m'accorder une seule fois un regard.

Où a-t-il été après m'avoir quittée ? Qu'a-t-il fait pour devenir si important, si riche ? Cette chose hideuse, à côté de moi, était totalement différente de mon Azou, mon professeur ; l'homme pour qui j'avais trouvé un protecteur, un conseiller !

Le paroxysme fut atteint lorsque, sans prendre la peine de se déshabiller complètement, il posa la revue à côté de ma tête, tira sur la fermeture éclair de sa braguette et se coucha sur moi. Je

me demandais si vraiment il continuait à lire ou s'il était en train de me faire l'amour.

Azou était devenu un vrai monstre. J'étais là, sous son corps gluant de sueur, malgré le climatiseur de la chambre, qui vrombissait. Un instant après, il soupira fortement, avant de se rabattre sur le côté, pour ensuite se lever aussitôt. Prenant sa revue à nouveau, il se dirigea vers son bahut de bois richement sculpté, en sortit des billets de banque tout neufs qu'il jeta sur mon corps maculé, Sali, souillé, avant de me dire sans même me regarder :

— Tu gardes tout pour toi. J'ai déjà payé à Adja; maintenant tu peux te rhabiller et rentrer.

Non ! Ce n'est pas vrai, je rêve me disais- je; je n'en croyais pas mes yeux. J'avais envie de crier, de lui dire : regarde- moi. Mais quelque chose me retenait à la gorge; peut- être l'indignation et le dégoût. Le souffle me manqua et, pour la première fois de ma vie, mon malheur se transforma en méchanceté, ma méchanceté en haine, et ma haine en désir de tuer...

Je vais tuer, et je tuerai cet **énergumène** d'EI Hadji Assane, et non mon Azou. Pour moi, le seul Azou c'est mon fils. S'il doit en exister un, ce ne peut être que mon fils, c'est- à- dire l'image du bon Azou. L'autre devra disparaître de ce monde, et je l'éliminerai de mes propres mains. Ma décision fut prise sans hésitation. J'eus la force de me lever, laissant sur le lit l'argent avec lequel ma future victime arrosait les plantes souillées de mon déshonneur.

Ignorant totalement ma présence, il se coucha à la place que j'avais laissée, après avoir dégagé dédaigneusement du revers de la main l'argent que je n'avais pas touché. Couché sur le dos, il

souleva à nouveau sa revue à la hauteur de sa tête et continua à lire.

La revue en papier était beaucoup plus importante que moi, que ma personne en chair et en os; mais, bientôt, ce ne sera plus le cas, quand il baignera dans son sang, sous mon regard sans pitié.

Il y avait, accroché au mur, comme décoration, un joli poignard arabe serti de pierres brillantes. Je le décrochai, et en enlevai la gaine, pour ne conserver que la lame, qui, malgré la rouille qui la couvrait légèrement, était assez effilée, et suffisamment longue pour pénétrer profondément dans le corps de cet ignoble individu. Ma future victime était là, couchée sur le lit, sa revue l'empêchait de me voir. Peut- être croyait- elle que j'étais en train de me rhabiller. Toute nue, je tenais le poignard fermement dans mes deux mains, je ne tremblais guère. J'aurais aimé voir ce monstre mourir d'une mort beaucoup plus lente, le voir souffrir sous mes yeux.

Il me fallait viser juste et frapper fort pour ne pas lui laisser la chance de survivre. Son ventre était là à découvert, une bonne partie de sa poitrine aussi. Fallait- il transpercer son nombril et tirer avec toutes mes forces pour lui déchirer le ventre jusqu'à la ceinture ? Ou fallait- il frapper violemment sur le côté gauche de la poitrine, pour lui transpercer le cœur ? Peu importe, l'essentiel est que la mort soit certaine, pour ne lui laisser aucune chance. Il devait disparaître ! Il devait périr de mes mains !

Azou était là couché, plongé dans sa lecture. Je n'avais même plus besoin qu'il me reconnaisse avant de mourir, cela importait

peu. Je m'approchai de lui, avec mes deux mains, je soulevai fermement mon poignard pour taper juste et fort... Alors le poignet de la serrure s'abaissa brusquement et dans le claquement sec qui suivit l'ouverture de la porte, une femme surgit, pistolet à la main.

La situation dans la chambre fut indescriptible. L'homme se débarrassa de sa revue, se jeta en arrière et, les mains en l'air, se blottit dans un coin de la chambre, tremblant comme une feuille morte. Il se lamentait d'une voix qu'il essayait de rendre la plus pitoyable, et la plus convaincante possible.

— Non, ma chérie ! Non, ne fais pas de bêtise; ne fais pas de bêtise ! Tu sais bien que c'est dangereux, c'est très dangereux un pistolet; range-le, et parlons calmement ! Nous allons nous comprendre, j'en suis sûr !

La femme éclata d'un rire qui n'avait rien d'humain. Elle était jeune et belle, sa peau claire et ses longs cheveux ondulés, qui lui tombaient sur le dos, trahissaient ses origines métisses. Elle parla, toujours le pistolet pointé sur son homme.

— Un mari ? Ça un mari ? Drôle de mari ! Plutôt un ingrat ! Un ignoble ! Une pourriture ! Je n'étais pas du tout allée en voyage; c'était un prétexte pour te prendre au piège, comme un vil rat de gouttière avec tes soi-disant camarades de réunion. Je t'avais dit que je pouvais tout admettre, sauf partager mon mari, même s'il est ignoble comme toi.

Je venais de comprendre que c'était sa femme, celle dont parlait tout à l'heure la dame qui faisait semblant d'oublier ses clefs. Elle me regardait méchamment, et pour la première fois, je sentis que je tremblais. J'étais toute nue et je tenais encore le

poignard dans mes mains sans parler. Elle me demanda de reculer par un geste de menace avec son pistolet, avant de me jeter violemment au visage :

— Voleuse ! Voleuse ! Vous n'êtes que des voleuses, vous ne vous contentez plus de retenir mon mari dans des réunions- prétextes; maintenant vous voulez me le prendre dans ma chambre, sur mon lit... Et ce couteau ? Tu veux le défendre avec ? Putain ! Emmerdeuse !

Elle n'avait rien compris, et dans l'état de rage où elle se trouvait, il ne servirait à rien d'essayer de lui expliquer que j'étais aussi malheureuse qu'elle, sinon plus, et qu'à sa place, je tirerais sans demander des explications; que j'étais victime de cet homme, mais que je n'avais rien à voir avec celles dont elle parlait. Elle continua :

— El Hadji ? Drôle d'El Hadji ! Dis à cette garce comment tu en es arrivé à cette aisance.

Puis me menaçant une fois de plus avec son pistolet, elle me fit signe de m'approcher de plus près de l'homme.

— Allez, *boy Assane*, explique- lui comment j'ai fait de toi ce que tu incarnes aujourd'hui. Allez, prends- là dans tes bras, et dis- lui tout pour qu'elle comprenne qu'elle est une voleuse.

J'admis alors que la femme ne souhaitait pas tirer sur son mari, mais nous humilier au plus haut degré de notre conscience, pour finir par me rejeter dehors toute honteuse, afin que je serve d'exemple aux autres qui seraient tentées de lui ravir son homme. Or, j'attendais plus d'elle, beaucoup plus, parce qu'en agissant ainsi, elle venait de sauver son mari, d'une mort

certaine. Cet ignoble mari qu'elle pense récupérer et guérir, moi je l'avais perdu depuis longtemps, et je n'avais aucune chance de me l'approprier à nouveau. D'ailleurs, je voyais en lui un monstre irrécupérable, que pour rien au monde, je n'accepterais encore dans ma vie. Il me dégoûtait au moment où il m'avait quittée et, maintenant, c'est plus qu'un dégoût : c'est de la haine indescriptible. J'étais prête à tout pour qu'il périsse de mes mains - ce qui n'était plus possible dans les conditions où je me trouvais - ou des mains d'une autre personne. Et, pour ce faire, je ne devais plus compter sur cette dame qui, malgré tout ce qu'elle disait à son mari, avait réussi, on ne sait par quels détours, à l'innocenter et à le considérer comme une victime des femmes suceuses d'homme. Au lieu de mettre en doute la foi de son mari, qui la trompe, elle en fait un trésor précieux, qu'on vole.

On dit que quelqu'un est bon, quand il a la possibilité et les moyens d'être méchant, sans pour autant en user; sinon, les gestes et les faits d'une personne révèlent seulement qu'il ne peut agir autrement.

Les actions d'un faible ne peuvent pas être vues sous l'angle de la bonté, si ce faible n'est pas en mesure de faire du mal. Et l'on dit que quelqu'un a pardonné, quand il pourrait ne pas le faire; sinon ce n'est que pure et simple incapacité, déguisée en pardon.

Dans l'amour, c'est autre chose : en acceptant l'amour de quelqu'un, on se détache d'une partie de soi; c'est un sacrifice inévitable. Et cela, c'est quand il s'agit de l'amour, et non d'une union d'intérêts habillée en amour. A chaque fois qu'un conflit éclate entre deux amoureux, il se présente plusieurs choix. D'abord la séparation pure et simple : là, on accepte d'abandonner l'autre en abandonnant une partie de soi; acte

difficile à accomplir, parce que, selon que l'on est plus ou moins armé psychiquement, on réussit plus ou moins à reconstituer le manque, le vide qu'on ressent. Et beaucoup ne parviennent que difficilement à sortir de cette situation. Ensuite, il arrive que l'un des partenaires tue, ou se tue. Dans ce cas, il s'agit d'une incapacité qu'il ressent à supporter la présence de l'autre en lui, ou la présence d'une partie de lui, en l'autre. Mais l'acte de tuer constitue toujours le dernier recours, s'il n'est plus possible de retourner à la normale.

Quand il y a une lueur d'espoir de souder à nouveau des liens, le pardon intervient. Dans ce cas, ce n'est pas exactement le pardon d'un faible, ou d'un fort, mais une décision originale, en rapport étroit avec l'amour. Cette décision n'est mise en échec que si le partenaire susceptible d'être pardonné le refuse par sa persistance des actes conduisant inexorablement, inéluctablement, vers la séparation.

Pour mieux pardonner, cette femme au pistolet avait choisi de disculper son mari en lui trouvant tout simplement un coupable en ma personne; et je sentais qu'elle était beaucoup plus prête à tirer sur moi qu'à abattre son ignoble mari.

Alors, l'homme, pour la première fois, se retourna et me regarda en face. Il commença d'abord par ouvrir grandement les yeux, puis, trois fois de suite, cligna ses paupières, plissa son front, y faisant apparaître trois profonds sillons, détendit enfin son visage où se lisait la plus grande stupeur de sa vie. Il m'avait reconnue ! Alors il égrena une phrase dont chaque mot, chaque lettre, semblait être tiré à son maximum, et le tout accompagné de la tête, qui allait de gauche à droite, dans un mouvement de refus,

et des mains qui se tendaient vers le ciel, comme pour le conjurer.

— Non ! Ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai, ce n'est pas toi.
Non ! Ce n'est pas toi.

Je ne répondis point, et ne réagis guère. Il me fallait créer une situation de confusion totale pour que cette femme n'y comprenne rien, et qu'elle exécute ce monstre avec son flingue.

La femme n'avait effectivement rien compris, qui, depuis le début, nageait dans une confusion béate, et qui, à travers les paroles, de son mari, croyait qu'elle venait d'être démentie, tomba dans une rage indescriptible, et cria :

— Ce n'est pas vrai ? Ce n'est pas possible ? Ce n'est pas moi ? Je ne suis pas à l'origine de ton aisance ? Ce n'est pas avec l'argent de mes parents que tu as construit l'édifice de ton avenir ? Ingrat ! Ingrat ! Vermine de la pire espèce ! Rat d'égout ! Je t'ai arraché de la pitoyable situation de petit enseignant dépendant, pour te transformer en homme riche, respectable et craint. J'ai fait de toi un chef, je t'ai donné le privilège de venir le dernier dans ton bureau climatisé, pour en sortir le premier, au moment où les autres s'entêtent à t'enrichir par leur sueur. J'ai fait de toi une machine à signer, et à crier sur le personnel, et, aujourd'hui, devant cette putain, tu nies tout ; tu es un ingrat de la pire espèce. Tu te souviens de la petite chambre dans laquelle je te trouvais toujours blotti, sans ami ni parent. Aujourd'hui, tu as l'une des plus belles maisons de la ville, les amis les plus riches et les plus influents du pays, et tout ça, c'est grâce à moi. Tu n'avais rien, tu n'étais rien, et, sans moi, tu croupirais encore dans la

pitoyable situation d'où je t'ai arraché; et tu dis que ce n'est pas vrai ? Ce n'est pas possible !

Les yeux grands ouverts, l'homme me regardait toujours, ne comprenant rien de tout ce qui lui arrivait. A le voir, il se foutait éperdument des jacassements de sa folle de femme. Pour moi, je tenais le bon fil, et je savais que, à la longue, la situation allait se retourner en ma faveur, l'essentiel était, pour moi, de me taire et de ne rien faire pour la clarifier, parce que je tenais coûte que coûte à voir mourir cet homme. Et, même, l'idée me vint de compliquer la situation en jouant pleinement le rôle de « voleuse de mari » que cette femme m'octroyait sans réfléchir.

Alors, comme une chatte en chaleur, ignorant, ou bien, défiant le pistolet que tenait la femme, je m'approchai dans toute ma nudité de l'homme et je parlai fort pour que sa femme entende distinctement ce que je disais.

— Oh, mon chéri, mon bel Azou, c'est vrai que ta femme est vilaine et folle à la fois; tu me l'avais dit, je n'y croyais pas, mais en répétant devant elle qu'elle n'est pour rien dans ta réussite, tu viens de me confirmer que tu la détestes profondément et que m'aimes, malgré ce jouet avec lequel elle te menace.

Alors ce fut comme une bombe explosant dans le cœur de la femme. Elle vociféra :

— Quoi ? Lui ?

Je tenais le bon fil, il ne fallait pas que j'en lâche le bout. Alors je continuai :

— Oui, Madame. Ne m'en veux pas. Il a dit que tu ne vaux rien dans le lit et que tu es entre ses mains, aussi insensible qu'un tronc d'arbre amidonné. Il m'a dit que tu l'emmerdes, en le prenant pour un enfant, que tu es un vrai fardeau pour lui, et qu'il a besoin de changer. Il m'a même dit qu'il préférerait voir ses entrailles que de te voir tous les jours à côté de lui et que, un de ces matins, il finira par te tuer.

La femme tendit ses deux bras qui tenaient fermement le pistolet; ses mains se crispèrent. Son index droit se raidit sur la gâchette. L'homme se blottit comme une boule, la tête entre ses deux jambes et ses bras. Mes yeux se fermèrent pour ne pas voir la suite tragique des évènements. Mais, à la place des détonations qui devaient mettre fin à nos vies, ce fut autre chose. La dame cria comme une folle :

— Pan ! Pan ! Je vous aurais tués comme ça, si j'avais su. J'ai mal fait de n'avoir pas chargé ce pistolet car je vous aurais tués tous les deux : Pan ! Pan ! A la tête, toi l'hypocrite, et Pan ! Pan ! A la tête, pour toi, vipère.

A chaque fois qu'elle vociférait, son *pan* s'accompagnait d'un *clic* que produisait la détente du pistolet sans charge.

Je relevai mes paupières, et dans un ébahissement sans commune mesure, j'allais assister à l'une des scènes les plus désolantes de ma vie de malheureuse.

Azou, ou plutôt ce qui restait de lui, se leva brusquement et me donna une gifle comme je n'en avais jamais reçue, en l'accompagnant d'une injure dont je ne sus retenir que le mot *salope*, tellement elle était remplie d'amertume et venait sincèrement du fond de ses entrailles.

La violence de sa gifle m'envoya rouler à terre; dans ma chute, j'entraînai tout ce qui était sur mon passage dans un bruit effroyable. Une fois à terre, je me relevai aussitôt, le poignard en l'air, menaçant mon agresseur que je n'hésiterais pas à transpercer si, une fois de plus, il s'acharnait sur moi. Il me regarda méchamment des pieds au poignard, que je tenais au-dessus de moi, puis se retourna vers sa femme qui, comme si elle avait perdu toutes ses forces, avait fini par s'adosser au mur, le regard vide, les bras ballants dont l'un se prolongeait par le pistolet accroché à sa main avec le doigt toujours sur la gâchette.

Son regard... Ce regard vide, fixe, blême. Ces yeux exagérément ouvert, imbibés de larme Je ne les oublierai jamais. Son immobilité et son silence avec lesquels elle assistait impassible à la seine cauchemardesque entre son mari et moi, qui se déroulait devant elle, me persuada qu'elle n'entendait ni ne voyait plus rien de ce qui l'entourait.

Son mari s'approcha d'elle, en essayant autant qu'il pouvait de se rendre lui-même calme. Il posa sa main sur son épaule en disant dans une recherche maladroite de tendresse :

— Chérie, je t'en prie, c'est fini

A peine avait-il commencé que la femme, au contact de la paume de mon mari avec sa délicate peau, recula violemment, plissa le visage qui se mua en masque d'horreur, posa avec une rapidité imparable, sa main sur la joue de son mari, et traça avec ses ongles des sillons qui d'abord blanchâtres de chair, rougirent aussitôt de sang. Elle accompagna le tout d'un « *non !* » retentissant, qui n'était pas simplement refus, mais, aussi, dédain profond. Puis, comme un fauve sur la défensive, elle pointa ses

griffes et pinça des dents immaculées qui surgirent menaçantes de sa belle bouche déformée par la crispation de ses lèvres discrètement maquillées par un savant mélange de rouge.

Toutes griffes dehors, elle sauta sur le lit avec une agilité insoupçonnée comme un fauve au désarroi, et là, comme si elle était traversée par une secousse électrique, commença d'abord doucement, puis de plus en plus fort, à tressaillir de tout son être. Le tout finit par se transformer en secousses violentes qui n'épargnaient aucune partie de son corps. Elle porta les mains sur la tête et s'arracha les cheveux comme s'ils ne lui appartenaient plus. Et, comme si elle étouffait dans ses vêtements, elle porta ses deux mains au col de sa belle robe richement brodée, et la déchira jusqu'en bas dans un crissement effroyable, comme du papier dans les mains d'un élève.

Elle tomba lourdement sur le lit puis roula et atterrit sur la moquette dans une chute qu'accompagnaient les draps de soie qui, arrachés du lit, glissaient comme des vagues sur son corps. Une mousse blanchâtre, mêlée au sang qui rougissait sa langue qu'elle mordait, s'échappait du coin de sa bouche. Elle gémissait, comme un animal sous le couteau d'un boucher. Elle se raidit de tout son corps, puis par saccades, donna des coups de pieds dans le vide, roula à terre, cogna sa tête contre les meubles, en lançant des cris stridents et effroyables, qui rendaient l'atmosphère de la chambre méphistophélique.

Son mari, qui jusqu'à présent avait la main sur sa joue en sang, se jeta sur elle, pour essayer de la retenir. Mais la femme, malgré son apparence frêle, le projeta violemment au mur, avec une force insoupçonnée. L'homme se releva prestement ouvrit la porte, et sans sortir, plongea la tête dehors et cria :

— Doudou ! Doudou ! Fais vite ! Fais vite ! Vite...

Le chauffeur fut irruption dans la chambre en courant, et à deux, ils réussirent difficilement à la maîtriser, la plaquant au sol, l'un à la tête, l'autre aux pieds.

Le chauffeur n'en revenait pas, de voir tout le chaos qui s'offrait à ses yeux : moi nu, tenant un poignard; son patron, à demi nu, la joue en sang, cherchant à maîtriser sa femme, les habits déchirés, défigurée par une forte **crise schizophrénique**.

Sans changer de position, le mari, qui retenait encore sa femme plaquée au sol, tourna la tête sans bouger les épaules, puis me regarda. Un regard à la fois pitoyable et lourd de reproches, ce regard me transperça, et je me surpris à baisser les paupières, de honte et de culpabilité.

D'une voix lamentable, il bredouilla :

— Tu as ravivé en ma femme, un mal dont j'avais réussi à la libérer depuis plusieurs années.

Le regard d'Azou pesa longuement sur moi. Un regard mêlé d'incompréhension, d'impuissance et de dédain II ordonna au chauffeur en des termes qui en disaient long, tellement ils étaient chargés d'amertume et de mépris :

— Celle- là Ramène- la. Je veux plus la voir !

*Au pressoir de notre existence,
orange est le jus qui sourd, comme le soleil,
et rouge, comme le sang.*

Havre inespéré

Le Chauffeur, Doudou, après un long moment de silence lourd et suspicieux finit par me dire tout en conduisant et sans même me regarder :

- Si vraiment tu es à l'origine de tout ce désordre qui régnait dans la chambre, alors... tu es un vrai démon.
- Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Moi, je suis une garce, qu'on paye pour faire l'amour. Puisqu'il ne pouvait se passer des garces, il n'avait pas à se payer une épouse légitime qui de surcroît est une folle à lier.

Comme si je venais de le frapper à la nuque, le chauffeur freina brusquement, se gara à droite, et me dit méchamment entre les dents :

- Tu es vraiment bête et méchante !

Alors, associant la haine que je lui gardais, plus cette insulte qu'il venait de me jeter à la figure, dans un élan de suicide ma main partit en direction de sa joue, mais prestement, il la bloqua au vol, et se mettant à genoux sur sa chaise, tordit mon bras jusqu'à ce que je sois complètement immobilisée par la douleur, puis il me relâcha, dans mon impuissance, et me dit :

- Je te prie de ne pas recommencer; je ne suis pas homme à se laisser gifler ou griffer par une femme. La prochaine fois, je n'hésiterai pas à user de ma supériorité et Dieu sait que je peux être très, très méchant.

Me lâchant, il attendit un moment ma réaction qui tarda à venir et voyant que j'étais totalement désarmée et calme, Doudou redémarra.

Humiliée et envahie par un sentiment de faiblesse, je ramenai mes deux jambes sur ma poitrine après m'être débarrassée de mes chaussures. Je posai mes pieds sur la chaise et le menton sur mes genoux que je serrai fortement de mes bras, je me mis à pleurer à chaudes larmes comme un enfant.

Soudain apaisé par une certaine mansuétude suscitée par ma position pitoyable et mes gémissements qui secouaient dans un tremblement tous mes muscles, Il hocha la tête pour me manifester sa compassion que je lisais sur son visage affecté, en disant :

— Pour l'instant, je te dépose chez moi; c'est tout près, et il n'y a personne chez moi. Tu pourras m'attendre, si tu veux.

Doudou, le chauffeur, vivait seul dans une maison, genre petite villa, coquette pour un chauffeur, entourée d'une vieille haie de bougainvillées mal taillée, avec un portail où était inscrit bien en vue : *Chien méchant*. Il me remit ses clefs, et, sans descendre de la voiture, me dit :

— Ne fais pas attention à l'inscription. Il n'y a pas de chien chez moi, je les déteste, je n'aime que les chats.

J'étais quelque peu rassurée. J'entrai dans la maison, non sans avoir tâtonné pour trouver l'interrupteur.

Surprise par le sommeil, je m'endormis sur le canapé où je m'étais assise.

Doudou le chauffeur arriva fort tard dans la nuit et, sans me déranger, enleva mes chaussures, me débarrassa de mon sac et de mon châte, puis me recouvrit d'un drap en laine épaisse, avant d'aller se coucher dans sa chambre.

Le lendemain, le bruit des voitures et des enfants du voisinage qui jouaient à côté, me réveillèrent; il faisait déjà plus de neuf heures. Je fus très surprise de voir qu'on m'avait déchaussée, et qu'on avait pris soin d'étaler un drap sur moi. Doudou, qui repartit très tôt, avait laissé une note, bien en vue, sur la table basse. J'y lus :

J'ai préparé du café pour toi; il suffit de le réchauffer dans la cuisine.

Si tu comptes rester, il y a tout ce dont tu auras besoin dans le réfrigérateur.

Je n'ai pas voulu te déranger, tu étais dans un sommeil profond.

Sois à l'aise chez moi.

Poésie d'un plat de riz au poisson

N'ayant rien à faire d'autre, j'ouvris largement portes et fenêtres. Mais, alors, quelle ne fut ma surprise : avec la lumière vive du soleil, je vis que la chambre était poussiéreuse et remplie, par-ci, par-là, de toiles d'araignée.

Instinctivement, je me mis à nettoyer tout, à balayer, à épousseter les meubles, les coins, sans rien laisser au hasard. Ensuite, mettant une note particulière dans la chambre, je déplaçai tel objet par-ci, tel autre par-là, allant et venant, regardant tout à distance, jusqu'à ce que je fusse satisfaite de mon travail.

J'allais, dehors, cueillir quelques fleurs qui poussaient sauvagement dans la cour; je les plaçai ingénieusement dans un pot vide qui certainement n'avait jamais servi, et je posai le tout bien en vue, sur la table basse, placée, maintenant au milieu de la chambre.

Après cela, je me rendis à la cuisine, et je fus surprise de trouver le réfrigérateur rempli de tout : légumes, viande, poisson, condiments de toutes sortes, avec, à côté, un grand bidon d'huile et un sac de riz à peine entamé. Je pris mon courage à deux mains, et me mis à préparer un bon riz au poisson.

L'opération fut pénible et hésitante, parce que cela faisait longtemps que je ne préparais plus de repas, passant tout mon temps à manger chez les autres, ou dans les restaurants; mais j'y parvins quand même, et le résultat fut merveilleux à la vue, et succulent au goût.

Doudou revint vers midi et fut surpris de voir la métamorphose de sa demeure.

Avant de saluer, il soupira de satisfaction.

— C'est formidable ! Quelle merveille ! C'est comme si tout respirait chez moi ! Tu as donné vie à ma maison !

Alors, souriante, je lui dis :

— Salue- moi d'abord, avant de sauter de joie !

— Pardonne- moi, mais c'est trop beau; tu sais, cela fait longtemps que je m'habitue beaucoup plus au luxe des autres qu'à mon propre bien- être.

Il s'asseye, et lorsqu'il me vit revenir de sa propre cuisine avec un plat tout fumant de riz au poisson, il s'exclama :

— Non ! Ne me dis pas que tu as fait ça pour moi !

Il n'en revenait pas. Tout ému, il mangea à la main avec moi, ne cessant de me remercier après chaque bouchée.

Il prit encore avec moi comme dessert le « *Ndiarr* » traditionnel composé de lait caillé légèrement sucré, dilué à l'eau glacé. Enfin, il se délecta des trois verres de thé que je préparai minutieusement avec tout l'art qui sied devant lui, en prenant mon temps pour le retenir un peu plus longtemps dans la maison.

Vers trois heures, il partit rejoindre son patron. Mais avant d'y aller, il me regarda longuement. Il venait de réaliser qu'il pouvait vivre sa vie, qu'il pouvait et devait vivre dans une maison où il trouve chaleur, complicité et amitié, et pas seulement venir pour y dormir.

Et, moi aussi, je découvris quelque chose. A ce moment précis où j'appréciais son regard doux et bienveillant, une autre forme de poésie m'apparut, facile à partager avec mon entourage. La maison que j'avais soigneusement astiquée, les meubles que j'avais ingénieusement ordonnés, les fleurs que j'avais cueillies et placées au milieu du salon; le repas que j'avais minutieusement préparé, tout portait une note particulière, celle que j'y avais mise. Tout reflétait ma sensibilité, ma vision de l'espace et des choses, et rien n'était scellé dans le secret, ou enfermé dans un **ésotérisme** complice ou coupable.

Dans cette forme de poésie, on pouvait toucher, sentir, voir, goûter, entendre. Doudou avait vu la disposition usuelle et pratique de ses meubles, la propreté de sa maison. Il avait senti l'air frais entrer par ses fenêtres et sa porte. Il avait touché et goûté à mon succulent plat de riz au poisson en écoutant ma voix rassurante et chaleureuse. Ce *poème*, je l'avais écrit sans m'en rendre compte. Il avait conquis Doudou et celui-ci, avant de partir, me l'avait signifié.

Instantanément quelque chose se figea dans mon esprit... sans même me donner le temps de réfléchir, je décidais sans ambages, derechef de ne plus repartir chez Adja Bintou; je ne voulais plus être esclave et je voulais vivre maintenant une vie qui m'appartienne à moi et à moi seul. Je décidai de commencer par ne plus passer tout mon temps à travestir mon corps et mon âme pour satisfaire les autres. Comme si tout se dessinait limpide dans mon esprit je me rendis compte que si je continuais dans cette lancée, je finirais comme ces femmes et ces filles : Des bougies, éclairant les autres, se consumant sans qu'en survive même un souvenir lumineux.

Le jour qui suivit, quand Doudou se leva pour partir au travail, je me préparai à la hâte, sans qu'il fit de commentaire.

J'ouvris la portière arrière, et sans rien dire, m'installai. La voiture démarra.

Après une centaine de mètres, Doudou, sans se retourner dit :

— Tu vas chez Adja Bintou ?

— Non, lui dis- je, celle- là, je ne veux plus la revoir. Je vais chez moi, pour prendre mes bagages, mais auparavant, je voudrais acheter quelque chose au marché; veux- tu y faire un arrêt, juste quelques instants ?

La voiture s'arrêta devant le marché. Avant de sortir, je posai ma main sur l'épaule de Doudou, mais au moment où je lui dis : *je reviens tout de suite*, mes larmes coulèrent sans que je ne puisse les retenir. Il se retourna, surpris de tant d'émotion, pour une aussi brève absence : acheter quelque chose au marché et en revenir.

Pour cacher mes larmes, je retournai prestement mon visage et je sortis à la hâte, claquant (sans le faire exprès) la portière derrière moi.

Doudou eut comme un pressentiment. Il sortit lui aussi, mais ne me suivit pas; il resta, debout adossé au capot de la voiture, et me regarda disparaître au milieu de la foule.

Il n'avait rien compris de mon attitude à la fois si attendrie et si inaccoutumée, mais ce ne saurait tarder.

A force d'attendre, il finirait par appréhender la réalité du spectacle dont l'essentiel se déroulait derrière les rideaux de la scène.

J'allais ressortir par une autre issue du marché et prendre un taxi pour rejoindre ma petite chambre que personne, même Adja Bintou ne connaissait.

Je m'en allais me refaire une autre vie avec mon fils.

Ma main cherchant un mouchoir pour essuyer mes pleurs, rencontra dans ma poche une piécette.

*Le prix d'une orange,
achetée à l'étal,
trop vite pressée.*

*Quand, de la pénombre du marché,
j'émergeais à l'extérieur,
pressant toujours la pulpe de ma main,
un rayon de soleil joua,
vif et trouble dans les gouttelettes du jus.*

Noir et jaune était le taxi dans lequel, sans regarder derrière moi, j'embarquai vivement, allant rejoindre mon fils, partant me refaire, avec lui, une autre vie.

^{1} La première édition a été faite par Enda d'abord en 1979 et puis réédité en 1990 par Enda- Edition dans la Série Étude et Recherche, n°126 Réimpression.

^{2} Conte sénégalais qui met en exergue les malheurs d'une petite fille orpheline qui vit avec sa marâtre.

^{3} Littérairement cette expression signifie interrompre une grossesse, avorter d'une manière non médicale en cachette avec tous les risques que cela comporte.

^{4} Cette expression traduite du wolof est tirée d'un conte populaire : les biscuits nocturnes.

Dans ce conte, un homme qui avait hébergé son marabout chez lui, accepta tous les caprices de ce dernier, tant qu'il avait confiance en lui et que son concours lui était nécessaire. Un jour vint où il voulut se débarrasser de lui, ne trouvant aucun prétexte sinon que le marabout mangeait des biscuits la nuit et qu'il ne pouvait tolérer un tel comportement chez lui.

Moralité : tous les prétextes sont valables pour se débarrasser d'un individu devenu indésirable. Autrement dit « Pour tuer son chien on l'accuse de rage »

